6.2.49

MÉDECINE
OCCULTE,
OU
TRAITÉ
DE MAGIE NATURELLE
ET MÉDICINALE.

PAR MR. D[illegible], DOCT. EN MED.

Eprouvez toutes choſes ;
Retenez ce qui eſt bon.
EPIT. AUX THESSAL.

A PARIS,
CHEZ LES LIBRAIRES ASSOCIÉS.
1791.

9671

PRÉFACE.

LA santé étant le fondement de tout le bonheur des hommes, on ne sauroit assez s'occuper de ce qui peut tendre à la conserver; & à la rétablir, lorsqu'on a eu le malheur de la perdre. La Médecine est non-seulement utile, elle est encore nécessaire : mais que cette science est loin du degré de perfection, qu'il faudroit qu'elle eut pour mériter le laurier dont elle se pâre à nos yeux ! que d'abus à détruire ! que de calculs d'intérêts à annuller ! que de choses à changer !

On voit toutes les sciences se perfectionner chaque jour, pourquoi faut-il que la Médecine pratique soit la seule qui ne gagne rien depuis des siécles ? Si le grand Hyppocrate reparoissoit dans nos Facultés médicales, il n'y trouveroit que de très-foibles écoliers. Qu'a-t-on donc fait depuis ce grand homme ? rien...

Cela vient de ce que les médecins n'ont pas suivi une bonne route dans leurs travaux; en s'écartant de la Nature, ils sont tombés d'erreurs en erreurs, & ils ont perdus du côté de la pratique ce qu'ils ont gagnés du côté de l'éloquence & du charlataniſme.

L'eſſai que je publie contient de grandes vérités; puiſſe-t-il percer les nuages dont le couvriront la cabale & de fauſſes ſciences! Je parle pour l'intérêt de tous les hommes; ce motif eſt bien fait pour me donner le droit d'exiger qu'on me juge de ſang froid & ſans prévention.

MEDECINE OCCULTE.

CHAPITRE I.

Sujet de cet ouvrage. Ce qu'on doit entendre par Médecine occulte.

ôtez nos funeſtes progrès,
ôtez nos erreurs, & tout eſt bien.
J. J. ROUSSEAU.

IL exiſte dans l'homme, comme dans les autres animaux, un inſtinct naturel qui lui fait rechercher ſa propre conſervation : c'eſt cet inſtinct, & non le hazard, qui le conduit à la découverte des médicaments dont il eut beſoin pour rétablir ſa ſanté. Voilà l'origine de la médecine.

Pendant qu'on n'écouta que cet inſtinct, pendant qu'on ne ſuivit que la médecine naturelle, l'art de guérir fut ſans doute plus ſûr, & moins compliqué ; les médicaments étoient moins dégoûtants ; ils coutoient moins, & n'expoſoient pas à tant de dangers ceux qui les avaloient.

Les premiers hommes ſe donnoient mutuellement les ſecours médicinaux : on ſavoit alors que telle ou telle plante guériſſoit telle maladie, comme on ſait à préſent que telle ſubſtance nourrit & ſert à faire du pain. On employoit un reméde fort ſimple, ſans s'occuper à chercher le grand *pourquoi* de la guériſon qui s'enſuivoit. L'art de ſe conſerver en ſanté, celui de la rétablir quand on l'avoit perdue, étant regardés comme des dons du Ciel, nul être ne ſe croyoit privé des connoiſſances rélatives à cet objet ; & le charlataniſme n'avoit point encore ouvert boutique.

Il ſeroit impoſſible de fixer, au juſte, l'époque où des hommes hardis & intéreſſés prirent pour la premiere fois l'état & le nom de guériſſeurs ; il importe peu de ſavoir quel eſt celui qui ſe donna le premier le titre impoſant de Médecin. Les Hiſtoriens nous diſent que ce fut un Dieu, qui voulut bien, par pitié pour les pauvres humains, deſcendre du trône céleſte, &

venir distribuer des drogues chez les malades. Ils font commencer la généalogie médicale par *Apollon* fils de Jupiter : ensuite vient le fameux *Esculape*, nom pompeux dont s'honorent encore quelques phlébotomistes de village : on incorpore le *centaure Chiron* dans cette famille, on y compte des *Rois*, des *Prêtres*, des *Magiciens* : de cette tige illustre nâquit *Hippocrate*, qui engendra *Galien*, Galien engendra des milliers de *faiseurs d'ordonnances*, qui en engendrerent à leur tour un si grand nombre qu'il en reste encore parmi nous.

Ceux qui se livrerent particuliérement à la science de la Médecine, ne furent d'abord que d'attentifs observateurs; guidés par des expériences souvent repétées, ils ne s'attendoient peut-être pas que leurs descendans négligeroient un jour ces observations pour bâtir des systêmes, & pour enfanter des théories dont les propositions ne sont pas moins obscures que le stile. Au lieu de continuer les études médicales auprès du lit du malade, on fonda des universités; & c'est dans ces écoles qu'on décidoit, par des *atqui* & des *ergo*, comment la nature devoit se conduire dans telle ou telle maladie. On écrivit bientôt des aphorismes par lesquels la fiévre devoit s'annoncer de telle maniere : la chose

n'arrivoit-elle pas dans la pratique comme on le voyoit dans la théorie? tant pis pour le malade. Le Docteur n'avoit rien à se reprocher, puisqu'il avoit suivi les préceptes de son art.

Il étoit si difficile à l'homme de faire une science raisonnée de l'art de guérir que, dès qu'il paroissoit un système, un autre venoit bientôt le détruire pour tomber à son tour; & l'on observe que, quoique toutes les connoissances humaines se soient perfectionnées, la médecine pratique n'a rien gagné d'utile depuis les travaux d'Hippocrate. Les bons guérisseurs de nos jours ne sont que des empiriques; mais, ce nom passant parmi nous pour une injure, on aime mieux ne pas guérir ses malades, & porter le nom pompeux de Docteur.

On ne doit pas être surpris que tant de gens aient recours, lorsqu'ils sont malades, à des charlatans plutôt qu'à des Médecins; c'est qu'il est souvent arrivé que les premiers guérissoient sans savoir pourquoi, tandis que les derniers n'opéroient rien d'utile en paroissant beaucoup savoir.

Il est constant qu'un bon Médecin ne peut se former que par l'usage. La Médecine étant fille de l'expérience, c'est à la pratique à la perfectionner, & non à la théorie. Examinons la con-

duite des Médecins, lorſqu'ils ſont appellés dans une épidémie : ce n'eſt pas par leurs aphoriſmes, par leurs préceptes, &c., qu'ils parviennent à arrêter le fléau ; ils appliquent différents remedes, ils en obſervent les effets divers, & ce n'eſt qu'après avoir ſacrifié quelques victimes, qu'ils connoiſſent & la nature du mal & le reméde. Les Médecins inſtruits par la pratique, ſurpaſſent infiniment ceux qui ne s'attachent qu'à de vains raiſonnemens ſur les cauſes cachées des maladies, parce qu'elles ne ſe guériſſent point par la ſpéculation, mais par des remédes propres que l'expérience & l'uſage ont fait découvrir.

Ouvrons les pharmacopées, les *matiéres médicales*, nous voyons qu'une grande partie des médicaments dont on ſe ſert encore de nos jours, ne nous ont point été donnés par des Médecins. On ſe ſert avantageuſement des baumes de *le Liévre*, de *Feuillet*, de *Fioraventi*, de *Vinceguerre*, &c. ; des remédes de Mademoiſelle *Stéphens*, de l'eau de Madame *la Vrilliére*, des gouttes du *Général de la Motte*, de la poudre de *St. Ange*, de la poudre de la Comteſſe de *Kent*, des priſes du Chevalier de *Godernaux*, & de pluſieurs autres remédes, dont les inventeurs ne s'aſſirent jamais ſur les bancs médicaux. Ne pourroit-on pas conclure de là qu'un

Médecin & un guériſſeur ſont deux, & que les arguments de tous les docteurs ne valent pas le baume de quelques empiriques ?

Quelle que ſoit l'amour propre de l'homme, il eſt obligé, dans plus d'une circonſtance, de convenir que ſa raiſon, ſes études, ſes connoiſſances, ſon génie enfin, ne peuvent pénétrer dans les ſecrets de la Nature. Les Docteurs ont beau s'étourdir ſur le brillant & la ſubtilité de leurs diſſertations, ils ſavent rarement comment ils guériſſent leurs malades. Demandez-leur pourquoi l'opium fait dormir, ils vous feront la réponſe que *Molière* a mis dans la bouche de *Thomas Diafoirus*; dites-leur de vous expliquer comment le *quinquina* guérit certaines fiévres; c'eſt, répondront-ils, par la raiſon qu'il eſt *antifébrifuge ?* Ils ne vous ſatisferont pas mieux ſur l'action du mercure dans le corps d'une proſtituée ; & tout leur galimathias ſcholaſtique n'eſt qu'un voile que tendit l'intérêt pour cacher l'ignorance.

Ces réflexions ſuffiſent pour prouver que la théorie s'applique rarement avec ſuccès à la pratique. On voit que la découverte de la plupart des remédes ne fut pas toujours le fruit des études, & que ſi l'art de guérir a quelque choſe d'utile, il le doit à l'obſervation & à l'expérien-

ce. Mais quelques vraies que ſoient les vérités que je viens d'établir, on m'oppoſera ſans doute, pour plaider en faveur de la Médecine regardée comme ſcience, les découvertes Anatomiques, Phyſiologiques & Chimiques. Je ſuis loin de blamer les Savants qui ont conſacrés leurs veilles & leurs travaux à ces objets; je ne crois cependant pas que perſonne me démontre que ces connoiſſances aient amené d'heureuſes révolutions dans la pratique. On connoît parfaitement la ſtructure de nos corps; on calcule, à peu de choſe près, la quantité de nos humeurs; on analiſe toutes les productions de la Nature; & malgré toutes ces belles découvertes, l'épilepſie, l'apoplexie, l'éthiſie, la goutte, le cancer, les écrouelles, & mille autres maux ſont toujours regardés comme incurables par Meſſieurs les Médecins.

Après avoir démontré l'incertitude de la théorie médicale, je vais m'attacher à faire voir quelles ſont les reſſources qui reſtent à l'homme malade. Il s'agit de fouiller dans les archives de la Médecine, d'y laiſſer ce tas de pompeuſes ordonnances, le fruit de l'intérêt, de l'orgueil & de la ſottiſe; d'en ſéparer, & d'en retirer quelques médicaments, dont l'efficacité eſt reconnue d'après l'obſervation de pluſieurs ſiécles. On aura

par ce moyen un recueil de bons remédes : médecine pratique qui ſera d'autant plus utile qu'elle ſera à la portée de tout le monde ; par elle, on parviendra, ſans beaucoup de travail, à la connoiſſance des maladies & des moyens de les combattre.

Ce n'eſt point l'eſprit de ſyſtême qui m'engage à publier cet ouvrage, c'eſt l'eſpoir d'être utile qui me guide dans cette démarche. J'ai vu que les traités de Médecine ſe multiplieroient envain, ſi l'on ſuivoit toujours la même route ; on marcheroit d'erreurs en erreurs, ſans eſpoir de ſortir des ténébres. Chaque Docteur répéte les aphoriſmes de ſon maître depuis des ſiécles, & c'eſt encore le *vieillard de Cos* (*) qui fait la Médecine parmi nous.

Je donne à la pratique médicale que j'annonce, le nom de *Médecine occulte*, parce qu'il ſeroit impoſſible d'expliquer l'action des remédes qu'on y trouve, dont l'efficacité eſt cependant inconteſtable. J'ai encore voulu lui donner ce nom, parce qu'elle différe bien des autres traités médicinaux, ſoit dans la théorie, ſoit dans la pratique.

(*) Hippocrate.

Je m'attends au jugement que quelques perſonnes porteront de cet ouvrage; mais, que ſont les cris de l'ignorance à celui qui ne travaille que pour le bien public ! Mon but unique eſt de ſoulager l'humanité ſouffrante, d'empêcher l'homme foible & crédule d'enrichir les Docteurs & les Apothicaires au détriment de ſa ſanté, & de ramener parmi nous la Médecine naturelle.

Claude ſcholas, Galene, tuas, ſatis occiſorum eſt;
Ohe, jam ſatis eſt, plena ſepulchra ſonant.

VANHELMONT.

CHAPITRE II.

Des maladies ; de leurs cauſes ; & de leurs effets.

Il ne faut pas ſe livrer aux fictions, ou donner carriere à l'imagination ; mais il faut trouver ce que la Nature fait, ou ce qu'elle ſouffre.

BACON.

LA connoiſſance des maladies n'eſt point auſſi difficile qu'elle doit le paroître, en liſant les divers traités qu'ont publiés différents Médecins, ſur les maladies & leur diviſion. *De Sauvages*, dont on ne lit plus la Noſologie, les diviſe par milliers. Tout cela ne ſert qu'à étourdir les jeunes Médecins, qu'à tromper la crédulité des malades. Je ne ſuivrai pas dans cet ouvrage la marche dont on ne s'eſt point détourné juſqu'à ce jour ; les mauvais ſuccès de la pratique ordinaire ſont une preuve de la fauſſeté de la théorie des écoles.

Quelque nouveau que ſoit mon ſyſtème ſur les maladies, quelque ſingulier qu'il paroiſſe au

premier coup-d'œil, on ne doit point le condamner, ſi la pratique qui en réſulte, eſt plus avantageuſe que celle qu'on a ſuivi juſqu'à préſent. Je ne compte ſur la validité du raiſonnement que je vais faire ſur les cauſes des maladies & la maniere de les guérir, que parce qu'il eſt le fruit de l'obſervation & de l'expérience : j'oppoſe des cures à tous ces aphoriſmes qu'on n'a que trop longtems ſuivi & répété.

La maladie eſt un état dans lequel une ou pluſieurs fonctions du corps ſont léſées. Cet état préſente une infinité de ſymptômes, il produit divers effets dans notre machine. Quoique la maladie ſe manifeſte par des ſymptômes différents, dans chaque cas & dans chaque individu, il eſt inutile de diviſer les maladies d'après cette variété.

La connoiſſance des maladies peut ſeule conduire le guériſſeur à porter des ſecours utiles ; les médecins ont bien ſenti cette vérité. Mais, en voulant étudier les maladies, ils n'ont fait qu'en multiplier les eſpeces ; & leur ſavoir ſe réduit à en donner, dans leurs livres, une nomenclature infinie.

Je diviſe les maladies en trois claſſes. Cette diviſion n'eſt point ſyſtématique ; elle ſert à con-

duire le Médecin dans l'adminiſtration des médicaments (*). Cette diviſion eſt marquée par la Nature elle-même: on n'a, pour ſe convaincre de cette vérité, qu'à réfléchir ſur les cauſes & les effets des maladies.

De ces trois claſſes, partent diverſes eſpeces de maladies qu'on déſignera, comme on l'a fait juſqu'à ce jour, par des noms tirés de l'organe ou de la partie affectée; on ſuit en cela l'uſage reçu, parce qu'il eſt naturel & néceſſaire. Mais revenons à la diviſion premiere des maladies; expliquons comment & pourquoi cette diviſion ſe réduit à trois claſſes. J'ai avancé que la diviſion des maladies que je propoſe, eſt marquée par la Nature elle-même; il me reſte à le démontrer; voici mes preuves.

Les cauſes originaires des maladies ſont trois. Elles agiſſent continuellement ſur nous, même en

(*) On trouve, à la fin de ce chapitre, une table méthodique des claſſes & des eſpeces de maladies. A l'aide de ce tableau [qui ne reſſemble pas à ceux que les Médecins copient depuis des ſiécles] chaque perſonne pourra en peu de tems prendre des connoiſſances médicales beaucoup plus ſûres & moins obſcures que celles qu'on a publié juſqu'à préſent.

en état de ſanté ; nous ne devenons malades que lorſque nos corps ne peuvent leur réſiſter.

ARTICLE I.

La premiere de ces cauſes a été ſoupçonnée des anciens ; mais, quelque vrai que fut le ſyſtême *d'Aſclépiade*, il fut bientôt renverſé par d'autres, & la vérité fut plongée dans les ténébres (*). Cette cauſe, que je vais expliquer, produit différentes infirmités qui conſtituent la premiere claſſe des maladies auxquelles nos corps ſont ſujets.

Perſonne n'ignore qu'il ſe trouve une infinité prodigieuſe de trous imperceptibles [on les appelle pores] dans le tiſſu de la peau, & même des membranes qui tapiſſent intérieurement tous les viſcéres. L'exiſtence des pores abſorbans eſt prouvée par pluſieurs expériences ; car lorſqu'on ſe baigne, l'excrétion de l'urine eſt augmentée ; le mercure pénétre par le moyen des frictions ; des

(*) Cet *Aſclépiade*, en frondant toutes les ſectes médicales, ſans épargner celle d'*Hyppocrate*, s'attira beaucoup d'ennemis ; auſſi ſa doctrine ne put-elle réſiſter à la cabale. Les Médecins de ſon tems devoient fûrieuſement lui en vouloir ; car il oſoit dire que *leur art n'étoit que la méditation de la mort.* Cette plaiſanterie ne pourroit-elle pas ſe répéter même de nos jours ?

emplâtres mis sur le bas-ventre purgent & tuent les vers. Ces pores, quoique invisibles, étant toujours ouverts, il s'y introduit des miasmes ou corpuscules qui forment diverses maladies, lorsqu'ils en obstruent le passage, ou qu'ils sont d'une qualité nuisible. Cette observation simplifie singuliérement la théorie médicale. Beaucoup de fiévres ne sont que l'effet de la cause que je viens de désigner ; aussi la *sueur*, les *pétéchies*, un *froid* extérieur accompagnent-ils le plus souvent une grande partie des maladies fébriles. On voit par ces symptômes quelle est la partie qui est principalement affectée ; & la Nature, en montrant par quelle voye l'on doit tenter l'évacuation de la matiere morbifique, découvre en même tems le lieu par lequel elle s'est introduite.

L'introduction des miasmes dans les pores, n'affecte & ne dérange l'économie animale, que lorsque ces miasmes ou corpuscules gênent le cours des humeurs par leur quantité, ou les vicient par leur qualité. De cette cause dérive une infinité de maladies qu'il seroit inutile de nommer, mais qu'on trouvera dans la premiere classe sur le tableau des maladies qui est à la fin de ce chapitre.

Il est important qu'on connoisse les maux qui naissent de cette cause, parce qu'il faut les com-

battre par des remedes qui leur ſont propres, & qui ſeroient ſans effet dans tout autre cas. Les topiques, les remedes extérieurs ſuffiſent pour guérir les maladies de cette claſſe : les médicaments internes ſont alors inutiles, & même dangereux. Par mon ſyſtème, on explique comment l'électricité guérit, ſans autre ſecours, des infirmités qui faiſoient depuis longtems le déſeſpoir des malades, & la honte des Docteurs.

En réfléchiſſant ſur ce que je dis ſur les cauſes des maladies, en combinant la théorie que j'en donne dans ce chapitre, on verra que ſi les maladies ſont quelquefois incurables, ce n'eſt que parce qu'on ne ſait pas en voir la cauſe, & que le guériſſeur ſe laiſſe induire en erreur par de faux principes. C'eſt en vain qu'on ſaigneroit, purgeroit, feroit vomir, &c., dans les maux de cette claſſe ; on ne fait alors que fatiguer le malade, qui ſuccombe bientôt s'il n'eſt pas robuſte, ou qui, du moins vient toujours aux portes du tombeau : on ne ſoupçonne pas que tous ces dégats ne ſont que l'effet de la médecine ; on lui fait, au contraire, tous les honneurs d'une cure qu'on trouve ſurprenante.

C'eſt par des applications extérieures qu'on parviendra à rétablir les fonctions dans un corps

qui ſera affecté des maladies qui doivent leur origine à la cauſe dont je traite dans cet article. Les Médecins ordinaires ont donc tort de s'écrier contre de certains médicaments qu'ils ne regardent ſans vertus que parce qu'on ne les avale pas. On trouvera quelques recettes de ce genre dans le chapitre où je traite de la maniere de combattre les maladies. J'ai cru qu'il étoit néceſſaire, avant que de divulguer ou publier des médicaments, de donner un petit abrégé de ma théorie médicale, ſur laquelle je m'étendrai cependant fort peu par des raiſons particuliéres; j'en dis aſſez pour mettre le lecteur à portée de ſaiſir la vérité de mon ſyſtème, de le méditer, & le ſuivre. Paſſons à la ſeconde claſſe.

ARTICLE II.

Une autre cauſe originaire des maladies [de celles qui conſtituent, ſelon mon ſyſtème, la ſeconde claſſe], c'eſt le mouvement déréglé du principe vital, de ce feu qui anime l'homme. Cette cauſe produit des maux bien diſtincts, de ceux que fait naître celle dont j'ai parlé dans l'article précédent. Dans cette ſeconde claſſe, on doit ranger tous les maux qui nous viennent de quelque paſſion violente; cette claſſe eſt plus étendue qu'on ne penſe: elle comprend les maladies

de l'eſprit, dont on n'eſt pas longtems affecté ſans avoir tout le corps malade.

Sous quelques ſymptômes que ſe préſentent les maux de cette claſſe, il eſt aiſé de ſe perſuader que toutes les compoſitions des Apothicaires ſont & doivent être ſans ſuccès. L'Auteur du magnétiſme a bien ſenti cette vérité, & ſa pratique eſt heureuſe dans plus d'un cas (*) : ce n'eſt que par les paſſions qu'on peut remédier aux paſſions.

Il eſt difficile que je donne la maniere de traiter les infirmités de cette eſpece. Je me contente de dire que c'eſt par la confiance, par la diſſipation, par des preſtiges, par quelques topiques,

(*) Quelque ridicule qu'on ait jetté ſur Mr. *Meſmer*, ſa méthode de guérir eſt ſalutaire dans plus d'une circonſtance : il ne s'eſt trompé qu'en ce qu'il a cru ſon remede univerſel. Je me fais un plaiſir de dire que je lui dois la connoiſſance que j'ai dans le traitement de quelques maladies. Je ſuis parvenu, en combinant ſon ſyſtême, à m'éclairer ſur des points fort intéreſſants. Si j'ai montré de l'humeur contre lui, dans quelques-uns de mes écrits, c'eſt qu'il voulut dans un tems nous donner ſa découverte pour toute autre choſe que ce qu'elle eſt. Je penſe que les recherches de ſes ſectateurs ne ſont pas inutiles.

&c., qu'on peut remédier aux maladies que je range dans la seconde classe, ainsi que vous le verrez dans le tableau qui est à la fin de ce chapitre.

Article III.

Il y a une cause de maladies, qui réside toujours en nous; cause qui n'auroit jamais existé, si l'homme ne passoit par les différents âges qu'il parcourt jusqu'à la mort. Cette cause est nécessaire; elle est elle-même ces efforts qui nous mènent de l'enfance à la jeunesse, de la jeunesse à la virilité, enfin à la vieillesse.

Je comprends, dans cette troisieme & derniere classe des maladies, tous les maux qui peuvent survenir par rapport au changement d'être, que l'homme a à subir pour son accroissement, dans son état, & sa décrépitude. Ces maux sont infinis; c'est la rétention du *meconium*, la pousse des dents, les vers, les convulsions, la rougeole, & la petite vérole dans les enfants; c'est la fermentation du sang dans les jeunes garçons, & l'époque des régles dans les filles; ce sont les années climatériques dans tous les sexes. Voyez le tableau méthodique.

Cette classe de maladies est la seule dans la-

quelle on puiſſe adminiſtrer des remèdes internes ; la raiſon en eſt bien ſenſible ; par la cauſe qui les fait naître.

TABLEAU MÉTHODIQUE

Des claſſes & des eſpeces des maladies.

PREMIERE CLASSE.

Maladies ex-abſorbées.

Je donne à ces maladies le nom d'*ex-abſorbées*, parce qu'elles reconnoiſſent pour cauſe originaire des miaſmes qui, en s'introduiſant dans les pores, ont dérangé quelques fonctions, par leur quantité, ou leur qualité. On voit que ces maladies peuvent ſe manifeſter ſous une infinité de ſymptômes.

Fiévres de toutes eſpeces.
Dartres.
Galle & autres affections cutanées.
Toutes les maladies contagieuſes.
Le mal vénérien.
L'éryſipele.
Les engelures.
La toux.
L'aſthme.
L'hidropiſie.
Les vers.
L'apoplexie ſéreuſe, &c.

Enfin, toutes les maladies qui, quoique pouvant ſe trouver dans les deux autres claſſes, re-

connoiſſent les miaſmes dont j'ai parlé pour cauſe morbifique. Il ne ſera pas difficile de reconnoître la préſence ou l'action de l'une ou l'autre des trois cauſes, c'eſt-à-dire de bien claſſer les maladies, ſi l'on obſerve le tempérament, l'âge du malade, & la ſaiſon de l'année. J'ai mis dans cette claſſe l'apoplexie ſéreuſe, & non la ſanguine, parce que celle de cette derniere eſpece n'a jamais pour cauſes que celles qui dominent dans la deuxieme & troiſieme claſſes.

SECONDE CLASSE.

Maladies Névrorganiques.

Ce ſont les maladies que l'on a appellé juſqu'à préſent *maladies de l'eſprit.* Je comprends ſous ce nom tous les maux auxquels elles peuvent donner lieu.

La dénomination que je leur donne, leur convient d'autant mieux que les paſſions n'affectent nos corps que par le reſſort des fibres nerveuſes qui portent une commotion dans le cerveau, & de là dans toute l'économie animale.

Fiévres de toute eſpece.

L'apoplexie ſanguine.

La paralyſie.

L'étiſie.

La mélancholie.

La paſſion hiſterique.

Les maladies convulſives.

La folie, &c.

Troisieme et derniere Classe.

Maladies Conſtitutionnelles.

Je les nomme ainſi par la raiſon qu'elles ſont un effet des efforts que la Nature fait pour nous perfectionner, & nous conſerver juſqu'à la mort.

Ces efforts ne deviennent des maladies que lorſque nos corps ne peuvent réſiſter à ces chocs.

Ici le mot *conſtitutionnel* n'eſt pas pris dans le ſens que les écrivains de Médecine lui donnent dans la diviſion des maladies.

La dentition.
La petite vérole.
La rougeole.
Les hémorragies.
Les menſtrues ſupprimées, ou trop abondantes.
Les fauſſes couches.
Les ſuites des couches.
Les fiévres de toute eſpece.
L'apoplexie ſanguine.
La goutte.
La pierre.
L'hydropiſie, &c.

Toutes les maladies peuvent ſe ranger, ſelon leur eſpece, dans les trois claſſes que je viens de nommer; cette diviſion n'eſt pas difficile à ſaiſir, puiſque j'ai rangé les principales dans mon tableau méthodique. En ſuivant l'ordre que j'indique, on arrive à une théorie plus claire, & à une pratique mieux entendue.

Tous nos maux partent de l'une des trois cauſes

dont j'ai parlé. La maladie eſt ſimple, s'il n'y a qu'une cauſe qui agit ; elle eſt compliquée dans un cas contraire ; ce qu'il eſt important de ſavoir pour placer les remedes à propos.

Quant aux maladies chirurgicales, elles peuvent ſe trouver jointes à celles de l'une ou l'autre des trois claſſes. Comme on entend par ces maladies celles qui exigent l'opération de la main, il eſt rare qu'on ait beſoin de recourir à la cauſe premiere pour porter des ſecours utiles. Je ne les ai pas claſſé dans mon ſyſtême, je me contente de donner, en ſon lieu, quelques remedes pour des abſcès, ſoit internes, ſoit externes, & pour quelques autres maladies.

Quelque imparfait que ſemble le tableau précédent, il doit ſuffire pour donner une idée de la juſteſſe de mon ſyſtême. Le chapitre ſuivant fera bien mieux ſentir ſon utilité, puiſqu'on y verra qu'à l'aide de cette théorie, on peut connoître les maladies auxquelles telle ou telle perſonne ſera ſujette, & même en prédire l'époque ; on imagine facilement combien ce point eſt eſſentiel, puiſqu'alors on eſt à portée de prévenir les maladies.

CHAPITRE III.

Des maladies ; des tempéraments ; & du pronoſtic.

Avant que d'entrer chez les malades, faites en ſorte de ſavoir ce que vous y devez faire ; car la plupart ont plus beſoin de ſecours que de raiſonnements. Il faut donc prédire les événements que l'expérience apprend à connoître ; cela eſt facile & comble de gloire.

HIPPOCRATE.

C'EST en vain qu'on s'attacheroit à étudier la Nature & la différence des maladies dans les livres ; ces connoiſſances ne peuvent s'acquerir qu'auprès du lit du malade. Il faut d'abord obſerver la Nature ; on raiſonne enſuite ſuivant ce qu'on a vu. Ce n'eſt que par de tels procédés qu'on peut donner à une théorie quelconque le degré de perfection dont elle eſt ſuſceptible.

Chaque malade ſe trouve dans un état différent, & ſon mal s'annonce ſous divers ſignes, ſuivant que la maladie ſera plus ou moins longue : un obſervateur attentif lit & voit d'avance

quelle en ſera l'iſſue par les attitudes du malade; par ſon viſage, par l'inſpection de quelques excrétions, &c. Cette étude ne s'acquiert, comme je viens de le dire, que par l'obſervation; il eſt donc très-difficile de donner des préceptes à ce ſujet. Lorſqu'on ne poſſéde pas les connoiſſances de ce genre, on n'eſt point en état de porter des ſecours utiles: on ne peut agir qu'en tâtonnant; & ce n'eſt qu'à la fin de la maladie qu'on ſait ſi elle étoit *bénigne* ou *maligne*.

Pour être utile au malade, il eſt néceſſaire de ſavoir la cauſe de ſon mal; ce qu'on apprend par les effets qu'on obſerve. Il faut auſſi diſtinguer ſon tempérament, ſon ſexe, & ſon âge. En réfléchiſſant ſur ce que j'ai dit des cauſes des maladies, en approfondiſſant mon ſyſtême, les cauſes ne ſont pas ſi cachées qu'on l'a penſé juſqu'à préſent.

Ce qu'on a dit des tempéraments n'eſt pas, j'oſe le dire, moins erroné que le ſont la plupart des théories médicales. L'idée de les diviſer en *ſanguin*, en *bilieux*, en *pituiteux*, &c., eſt venu de l'opinion que quelques anciens avoient, que de certaines humeurs dominoient toujours dans notre machine: cette fauſſe théorie ne répondant pas à ce que fait la Nature, on diviſa encore ces tempéramens à l'infini; on en fit de

ſanguino-bilieux, de *pituito-bilieux*, de *pituito-ſanguins*, &c. ; enfin ne ſachant plus comment les diviſer d'après ce ſyſtême, on a fini par dire qu'il y a autant de diverſité dans les tempéraments que dans les phiſionomies. A quelle concluſion peut mener une telle théorie ?

Je ne diſtingue que deux ſortes de tempéraments. Je donne à l'un le nom d'*humoral*, à l'autre celui de *nerval* (*).

Le tempérament que je nomme *humoral*, ſe trouve dans toutes les perſonnes dont la fibre eſt ſouple, molle, & chez leſquelles il y a une quantité de fluides, ce qui ne ſe trouve pas dans le tempérament *nerval* : car les gens, qui ſont de ce dernier, ont la fibre roide, facilement irritable, & peu humectée. La différence des tempéraments ne vient point, ſelon moi, de la Nature, ni de la qualité des fluides, mais de leur quantité.

Ceux qui ſont d'un tempérament *humoral*, ne ſont guères ſujets aux maladies de la premiere & deuxieme claſſe ; ils ne ſont attaqués que de

(*) Le mot de *nerval*, dont je me ſers, n'eſt peut-être pas d'uſage dans notre langue. Mais je l'emploie, parce qu'il déſigne mieux qu'un autre l'idée que j'ai ſur la Nature & la différence des tempéraments.

celles de la troiſieme ; ils ne s'en tirent même qu'avec peine. On trouve la raiſon de ce que je viens de dire, en réfléchiſſant ſur la cauſe originaire des maladies, ſur leur action, & ſur la combinaiſon des principes dont nos corps ſont compoſés.

Le tempérament *nerval* rend ſujet aux maladies de la premiere & ſeconde claſſes, par la raiſon que les fluides ſont en petite quantité, & que la fibre eſt très irritable : les pores ſont alors plus ouverts : les nerfs ſont plus délicats. L'époque des années *climatériques* arrive & paſſe ſans danger chez les gens de ce tempérament ; ils ne connoiſſent que peu les maladies que j'ai nommé *conſtitutionnelles*.

Après ce que j'ai dit ſur la cauſe originaire des maladies & ſur les tempéraments (*), il ne ſera pas difficile d'apprendre à connoître & diſtinguer les maladies : mais, je le répéte, cette théorie veut être étudiée, & méditée auprès des malades ; c'eſt l'expérience & l'obſervation qui en démontreront la certitude & l'utilité.

(*) Quelques perſonnes trouveront, peut-être, que je me ſuis peu étendu en diſſertations ſur ma nouvelle théorie : mais je préviens le lecteur, que je n'écris point pour ceux qui ne liſent que, comme l'on dit, en courant.

Quand on arrive auprès d'un malade, il ne faut pas se contenter de lui tâter le pouls, ni de l'interroger sur ses infirmités : celui qui observe attentivement, trouve sur la figure & la position du malade des signes qui ne sont jamais équivoques. Ceci demanderoit de longs traités pour se faire comprendre ; mais observez, & vous vous y connoîtrez. C'est d'après les symptômes du mal, les excrétions du malade, son âge, son sexe, son tempérament ; c'est par la saison de l'année, la connoissance du climat, qu'on distingue & qu'on guérit une maladie.

La plupart des maladies ne devenant dangereuses que par la conduite qu'on tient à l'égard des malades, il est important de dire quelque chose sur cette matiere. La Nature indique presque toujours ce qu'on doit faire dans tous les cas ; l'appétit n'attend pas l'ordre du médecin pour ne plus se faire sentir, dès que les premieres voies sont farcies de mauvaises humeurs ; qu'on présente alors des mets au malade, sa main les repoussera bientôt. S'apperçoit-on que la Nature demande des *opiates*, des *vomitifs*, des *purgatifs* dégoûtants ? Non ; la diéte est seule indiquée ; le malade a soif, donnez-lui de l'eau. Beaucoup d'incommodités deviennent dans la suite dangereuses, parce qu'on a voulu *médica-*

trer le malade. [J'ai annoncé cette vérité dans un ouvrage intitulé : *Le Médecin Philosophe* (*), mais les journaux de Médecine, les feuilles de Messieurs les Docteurs, montrerent de l'humeur; on cria à *l'ignorance;* on déchira ma pauvre brochure; on n'épargna pas l'Auteur, qui, comme on le voit, ne s'est pas détourné de son chemin : la colère de ses confrères ne lui fera jamais perdre de vue le bien de l'humanité.]

Il se trouve, malheureusement, quelques circonstances où le régime le plus exact ne peut rien ; il faut, tant qu'on le peut, n'employer alors que des remedes extérieurs. [On trouvera différentes recettes de cette espece dans les chapitres cinquieme & sixieme]. Il y a peu de cas où l'on puisse donner avec succès des remedes internes. On trouvera dans les chapitres suivants les instructions nécessaires pour administrer des médicaments dans toutes les maladies.

Lorsqu'on

(*) Imprimé à Paris en 1787.

Messieurs les rédacteurs de l'année littéraire, qui ne sont probablement pas de la Faculté de Médecine, ne furent pas du sentiment des autres journalistes ; comme amis de l'humanité, & juges désintéressés, ils applaudirent à mes vues.

Lorſqu'on eſt en état de porter des ſecours utiles à un malade, lorſqu'on ſait le guérir ; on ſait auſſi dès les premiers jours de la maladie, ſi elle ſera de longue durée ou non : un vrai Médecin ne ſauroit ſe tromper ſur le pronoſtic. Il y a des ſignes certains de vie ou de mort ; *Hyppocrate* nous a laiſſé de bonnes obſervations à ce ſujet ; mais nos Médecins, qui ne croient qu'à ce qu'ils peuvent expliquer, ne font plus attention à ces ſignes, ils nient les jours critiques ; ils ne regardent pas s'ils ſont pairs ou non, & les malades meurent ou ſe ſauvent ſans que leurs docteurs ſachent *comment* ni *pourquoi*. On ne peut porter un pronoſtic certain que lorſqu'on connoit le tempérament du malade ; on part de ce point de vue pour examiner les excrétions ; un praticien exercé tire des indices de tous les ſignes. Cette étude eſt longue, il eſt vrai, mais elle conduit à une ſcience certaine & utile. Il y a non-ſeulement des ſignes qui montrent quelle ſera l'iſſue de la maladie ; il y en a auſſi qui prédiſent les infirmités dans un être qui eſt en état de ſanté. Je dis plus, on lit, encore, ſur l'extérieur de tous les hommes, la nature de leur caractere, leurs inclinations, &c. C'eſt à tort qu'on regarde la ſcience de la phiſionomie comme une chimère ; ceux qui penſent

ainſi, ne ſe ſont jamais donné la peine de faire des obſervations; on traite cette ſcience de ſottiſe, parce qu'on ne ſe doute pas de ſes principes. Ce que j'ai dit, de la cauſe originaire des maladies, & des tempéraments, peut mettre toute perſonne à même de pénétrer peu-à-peu dans les ſecrets de la Nature.

CHAPITRE IV.

De l'influence des opinions religieuses sur la Médecine pratique.

Dieu est notre espérance & notre force, il nous a secouru puissamment dans nos plus grandes afflictions.

PSEAUME XLV.

QUELQU'ENTHOUSIASMÉ qu'on soit de la Médecine, on ne sauroit nier qu'il y ait beaucoup de circonstances dans lesquelles elle est sans succès. Un malade est tourmenté par de violentes douleurs; on court au Médecin qui court à l'Apothicaire; les remédes arrivent en foule; souvent le mal ne fait qu'empirer malgré tout cela. Le malade se désespere; le Médecin rêve; les assistans pleurent; qui le consolera ? Sans s'impatienter de l'impuissance de l'art, s'il éleve ses regards vers le Ciel, s'il parle à son Dieu, le malade sent bientôt un rayon d'espoir qui le ranime; il puise alors des motifs de consolation dans sa religion; une foi vive & constante peut même le délivrer de ses maux.

.. Les écrivains, qui ſe ſont fait gloire d'inſulter à l'Etre Suprême & au culte que nous lui rendons, n'ont apparemment vû l'homme que dans la proſpérité. Ah ! que l'idée d'un Dieu bienfaiſant eſt chère à tous ceux qui ſouffrent, ou qui voient ſouffrir leurs ſemblables ! Qu'un miniſtre de la religion me ſemble intéreſſant & utile, lorſque je le vois auprès du lit d'un malade !

Il n'eſt pas difficile de prouver qu'il y a une infinité de maux contre leſquels la religion ſeule offre des ſecours. *Non eſt in medico ſemper relevetur ut æger.* . . . Elle aide de plus à hâter la guériſon de toutes les maladies; car un malade, qui ſe déſeſpere, ne fait qu'agraver ſon mal; le déſeſpoir augmente le cours des liquides, enflamme le cerveau ; delà le délire & ſouvent la mort.

L'eſpoir eſt le plus grand de tous les remedes; il n'y a point de Médecin qui n'ait fait cette remarque. Où trouve-t-on cet eſpoir, ſi ce n'eſt dans la religion? Celui qu'elle offre, ne ſe borne pas même aux miſères de cette vie.

La religion eſt, non-ſeulement, avantageuſe à l'homme malade, elle ne lui eſt pas moins utile en état de ſanté. C'eſt par elle qu'il apprend à

fuir les excès de tout genre; car les préceptes de morale & de religion ſont auſſi des préceptes de ſanté. L'incrédulité & l'impiété nâquirent du déſir de ſatisfaire tous nos goûts, mais les maladies vinrent bientôt nous en punir.

Si les opinions religieuſes ſont utiles aux malades, elles ne ſont pas moins néceſſaires à tous ceux qui pratiquent l'art de guérir. Comment oſe-t-on confier ſa vie à un Médecin qui n'eſt pas ſincérement religieux ! Qui le retiendra dans ſes eſſais? Qui l'arrêtera dans ſon ignorance? Qui lui rendra chers les intérêts de ſon malade ? Si ce n'eſt la religion; ſi ce n'eſt l'idée d'un Dieu qui l'obſerve dans toutes ſes démarches (*).

Il ſeroit inutile de m'étendre davantage ſur cette matiere. Puiſſent mes réflexions avoir tout le ſuccès que je m'en promets ! Je ne ſaurois mieux terminer cet article qu'en répétant, à ce

(*) Un Médecin religieux eſt utile aux pauvres, il les ſoulage de différentes manieres. Il ne leur dit pas avec barbarie, comme nos grands & grands Docteurs, d'aller *crever* à l'hôpital. Mais ces Meſſieurs trouvent mieux leur compte à dupper & médicamenter une Ducheſſe vaporeuſe qu'à ſecourir des miſérables. *Auri ſacra fames !* . . . . .

ſujet, les paroles du célébre J. J.? „ De combien „ de douceurs n'eſt pas privé celui à qui la re- „ ligion manque? Quel ſentiment peut le con- „ ſoler dans ſes peines? Quel ſpectateur anime „ les bonnes actions qu'il fait en ſecret? Quelle „ voix peut parler au fond de ſon ame? Quel „ prix peut-il attendre de ſa vertu? Comment „ doit-il enviſager la mort? "

CHAPITRE V.

Médecine pratique.

Tout ce qui n'eſt qu'un pur réſultat de l'expérience, eſt très-reſpectable partout, principalement dans la Médecine.

ORACLES DE COS.

§. I. (*).

CETTE partie de la Médecine ne peut, & ne doit point être ſiſtématique, parce qu'elle eſt le réſultat de l'expérience de pluſieurs ſiécles. Il n'y a cependant que trop de guériſſeurs qui ne veulent pas s'en tenir à ce qui eſt connu ; guidés par l'intérêt & l'eſprit de nouveauté, ils ont voulu faire des changements dans la matiere médicale, ils ont diſputé à de certaines ſubſtances, la vertu qu'il eſt prouvé qu'elles ont reçu de la

(*) Je diviſe ce chapitre en paragraphes, parce que j'y traite de diverſes matieres qui, ſans cette diviſion, auroient entrainé trop de confuſion.

Nature, pour vendre fort cher des drogues inutiles. La vérité, ſans ceſſe replongée dans les ténébres, ſe fait pourtant jour de tems à autre; il y a quelques ames honnêtes qui ſe font un devoir de l'accueillir & de la repandre.

Tout ce qu'on trouvera dans ce chapitre & le ſuivant, ſur les remedes & ſur leur adminiſtration, eſt ce qu'on peut avoir de plus vrai dans la Médecine pratique. On n'y verra point de recettes qui n'ayent eu des ſuccès ſouvent répétés : quelques-unes paroîtront fort ſimples, elles n'en ſont pas moins précieuſes; car les vrais Médecins ont toujours préférés les remedes ſimples à ces compoſés, qui n'ont été inventés que pour tromper & ruiner les malades. Voilà ce que penſoit le célèbre *Lieutaud* à ce ſujet, „ les „ remedes ſimples doivent toujours être préférés „ aux compoſés, les naturels à ceux que l'art a „ déguiſés." *Hyppocrate* ne traitoit ſes malades que par le régime. *Baglivi* crioit de ſon tems contre l'abus des médicaments, &c. &c.

On entend par remede, ou médicament, toute ſubſtance qui, appliquée ſoit intérieurement, ſoit extérieurement, a la propriété de changer l'état actuel d'un corps vivant, d'en chaſſer la maladie & d'y rappeller la ſanté. Des trois régnes, le *végétal* eſt celui qui fournit le plus de reme-

des à la Médecine ; on en tire auſſi du régne *animal* & du régne *mineral* ; les Alchimiſtes & les Chimiſtes ont mis ce dernier à contribution ; & tout en cherchant à faire de l'or, ils y ont trouvé des médicaments bien précieux.

Il ſeroit inutile d'avoir de bons remedes dans les mains, ſi l'on n'eſt pas en état de diſtinguer les circonſtances dans leſquelles ils ſont indiqués ; il eſt encore néceſſaire de ſavoir les adminiſtrer avec prudence : c'eſt pourquoi j'ai cru devoir donner, dans les chapitres précédents, un abrégé de théorie médicale.

Les remedes ne peuvent réuſſir, ſi le régime eſt négligé ; il eſt important de ne pas perdre ce point de vue. Une autre raiſon, qui fait qu'on ſe plaint ſouvent de l'efficacité & de la vertu de certains médicaments, c'eſt qu'on n'en continue point l'uſage aſſez longtems ; on s'en dégoûte, avant qu'ils ayent eu le tems de faire leur effet.

La Nature inſpire ſouvent le goût des remedes convenables à la maladie ; ce qu'un malade déſire fortement, ſon eſtomac le digére ordinairement, & quelques-unes de ces choſes ont quelquefois le plus heureux effet. Il eſt vrai qu'il ne faût pas toujours donner aveuglément tout ce que l'appétit demande ; mais on peut en général ac-

corder une petite quantité des choſes ardemment déſirées. Partout la Nature demande ce qui lui eſt néceſſaire; dans les maladies du genre putride, les malades ont tous une averſion pour les viandes & les bouillons gras; ils demandent des citrons, des oranges, des groſeilles, &c.; c'eſt en effet ce qui convient contre la putridité. Ces réflexions prouvent [comme le dit Mr. *Clerc*, dans *l'Hiſtoire Naturelle de l'Homme malade*], qu'en ſuivant les traces de la Nature, il eſt difficile de s'égarer, & qu'en comparant entre eux les phénomènes qu'elle nous préſente, on trouve qu'elle s'offre elle-même toute entiére à nos yeux.

Avant que de parler des remedes, avec leſquels on doit à mon avis combattre les maladies, j'ai penſé qu'il étoit néceſſaire d'entrer dans quelques détails ſur les remedes généraux, comme la *ſaignée*, les *vomitifs*, la *purgation*, &c. Je ne cacherai rien à cet égard, je dirai vrai ſans exagérer les dangers. Puiſſent mes réflexions, ſur ce ſujet, ramener parmi nous une Médecine plus naturelle & moins meurtriére!

§. II.

Réflexions Philoſophiques & médicales ſur la ſaignée.

Il s'eſt élevé beaucoup de conteſtations parmi les docteurs de tous les pays & de tous les tems,

ſur l'uſage de la ſaignée : quelques Médecins proſcrivirent ce remede comme nuiſible, & n'ayant jamais la vertu d'évacuer l'humeur morbifique : d'autres regarderent la ſaignée comme un remede à tous maux, ils n'entroient chez un malade que pour y faire répandre le ſang ; c'eſt encore la pratique de quelques-uns de ces Médecins de campagne qui ſaignent à tort & à travers.

Les intrépides défenſeurs de la ſaignée appuyent l'utilité de ce remede ſur l'origine qu'ils lui attribuent : voici comme ils prouvent que cette opération eſt dans la Nature. Ils diſent que c'eſt le cheval marin qui a enſeigné à l'homme l'uſage d'ouvrir les veines pour rétablir la ſanté ; cet animal va, ſelon eux, dans les endroits où il y a quantité de roſeaux contre leſquels il ſe frotte juſqu'à ce qu'il aye fait ſortir du ſang ; il referme enſuite les ouvertures en ſe roulant dans la boue (*). Il eſt inutile de diſcuter ſur le mé-

(*) On lit pluſieurs inepties de ce genre dans beaucoup d'ouvrages, & principalement dans le *Traité des Signatures*, ou *Vraie & vive Anatomie du grand & petit Monde* ; on aſſure dans ce dernier écrit que ce ſont les chiens qui ont donné l'idée du vomitif, & que ce ſont les ſinges qui ont donné la connoiſſance du pouls.

rite d'une telle assertion, & sur les conclusions que doit en tirer tout homme raisonnable. A supposer que la Nature ait indiqué ce remede aux chevaux marins, à supposer qu'ils en usent avec succès ; cela prouve-t-il que la Nature, si différente dans ses productions, indique une même ressource à l'homme malade qui est constitué tout autrement, & qui est élevé tout autrement que le cheval marin ?

Sans répéter tout ce qu'on a dit pour & contre la saignée, je me contenterai de faire voir qu'il y a une infinité de cas, dans lesquels elle est nuisible & même mortelle. Il y a, dit Mr. *Clerc*, [le même que j'ai cité plus haut], six cas particuliers dans lesquels la saignée emporte souvent le malade. 1°. L'*apoplexie séreuse*, dans laquelle elle est mortelle. 2°. L'*assoupissement* avec délire obscur, ou *l'apoplexie lactée* des femmes en couches. 3°. La *péripneumonie* ou *fluxion de poitrine*, dans laquelle le malade crache aisément, quoique la fievre soit forte. 4°. Les maladies qui suivent la fréquence des plaisirs de l'amour, particuliérement la *phtisie dorsale* des nouveaux mariés. 5°. Toutes les maladies de *dissolution*, & les épanchements séreux. 6°. Toutes les maladies excessivement putrides, telles que les *fievres putrides*, *malignes* ; le *scorbut* avancé ;

&c. Je pourrois, ajoute-t-il, parler encore de l'indigeſtion. L'obſervation a toujours confirmé ce que dit Mr. *Clerc*, ſur les contre-indications de la ſaignée; tous les bons Médecins ſont d'accord ſur ce point. S'il eſt donc vrai que la ſaignée ſoit rarement indiquée, & qu'imprudemment adminiſtrée elle puiſſe donner la mort; que doit-on penſer d'un tel remede? Je ne parle pas des dangers qui ſont toujours attachés à cette opération; on peut chaque fois qu'on s'y ſoumet, perdre le bras & même la vie, par l'impéritie & l'inattention de l'Opérateur, comme par un mouvement involontaire fait par le bras du malade.

Après avoir peint, d'après le ſentiment des Médecins même, le danger de ce remede, il me reſte à faire voir dans quel cas il eſt contre-indiqué, ſuivant mon ſyſtême & ma théorie ſur les maladies. La ſaignée ne peut qu'être très-nuiſible dans les maladies que j'ai nommé *ex-abſorbées*, ainſi que dans les *nevrorganiques*; ce n'eſt pas, dans ces circonſtances, le ſang qui péche par ſa quantité; cette opération ne pourroit être faite que dans quelques-unes des maladies qui appartiennent à la troiſieme claſſe. Voyez à ce ſujet le chapitre deuxieme. Je me ſers des *ſangſues* plutôt que de la ſaignée, dans les cas où

il faut tirer du ſang : on le verra dans le paragraphe ſuivant.

§. III.

Des ſang-ſues, & des avantages qu'on en retire dans quelques maladies.

Tout le monde connoît ces inſectes aquatiques, qu'on appelle *ſang-ſues ;* on ſait comment & ſur quelle partie on les applique ; il ſeroit donc inutile de répéter dans ce traité ce qu'on trouve dans tous les livres de chirurgie. Je me propoſe ſeulement de parler des grands avantages que l'on peut, dans certains cas, retirer de l'application des ſang-ſues.

Ce remede l'emporte ſur l'opération de la ſaignée, en ce que les ſangſues tirent le ſang dans une proportion plus graduée qu'une lancette ; de plus, elles peuvent s'appliquer très-près de la partie affectée, par conſéquent elles ſoulagent en général plus promptement le malade. Les ſang-ſues ne ſont cependant pas un remede qu'on doive adminiſtrer ſans prudence, il peut faire beaucoup de mal ſi l'on n'en a pas beſoin : car on ne ſauroit trop faire de réflexions, avant que de ſe laiſſer tirer du ſang de quelque maniere que ce ſoit.

Les ſang-ſues ſeroient nuiſibles dans les mala-

dies que j'ai rangé, ſuivant mon ſyſtême, dans la premiere & ſeconde claſſe, & que j'ai nommé *ex-abſorbées*, & *nevrorganiques*; elles ſont utiles dans quelques-unes de celles que j'appelle *conſtitutionnelles* ou maladies de la troiſieme claſſe, parce qu'elles naiſſent ſouvent d'une trop grande quantité de ſang. Par exemple, une femme, qui eſt ſur ſon retour, doit par intervalle ſe faire appliquer les ſang-ſues pour ſe ſouſtraire aux accidents qui ne ſuivent que trop le terme auquel s'arrêtent les menſtrues.

Dans ma pratique, je ſubſtitue, malgré l'opinion de tout ce qui m'entoure, l'application des ſang-ſues à l'opération de la ſaignée : je ne ſuis pas ſanguinaire : j'aſſure que mes malades s'en trouvent bien. Puiſſe cette manie, de lire l'avenir dans une poëlette de ſang, ne plus trouver de partiſans !

§. IV.

De la ventouſe & de ſon utilité.

Cette opération tire ſon nom de l'inſtrument dont on ſe ſert pour la faire. La ventouſe eſt un vaſe de verre dont l'entrée eſt plus étroite que le fond : dans le beſoin on ſe ſert même des verres à boire. On l'applique ſur la peau, pour attirer avec violence les humeurs du dedans au dehors : pour

cet effet, on ajuſte, ſur une carte coupée, de la grandeur de l'ouverture de la ventouſe, deux bouts de petites bougies, on la poſe ſur la partie, & on applique la ventouſe, enſorte que les bougies allumées s'y trouvent renfermées. Alors les parties, ſur leſquelles la ventouſe eſt poſée, ſe gonflent; la peau s'élève & forme une veſſie; ſi l'on finit là l'opération, on appelle cette ventouſe *ſéche :* il eſt des cas où elle ſuffit, comme lorſqu'on veut attirer les humeurs, ſans qu'il ſoit beſoin de leur donner iſſue.

Le plus ſouvent on fait des inciſions ſur la veſſie avec une lancette; on applique de nouveau la ventouſe, avec les mêmes attentions, & elle attire abondamment le ſang & les autres humeurs. Cette ventouſe s'appelle *humide* ou *ſcarifiée.* Elle eſt plus utile que la ſaignée; car la douleur qu'elle cauſe, diſſipe l'engourdiſſement des ſens; ce qui la rend très-importante dans l'apoplexie & autres maladies accompagnées d'aſſoupiſſement.

Quand la ventouſe eſt indiquée, on doit ſe ſervir de la *ſéche* dans les maladies de la premiere & ſeconde claſſes. La ventouſe *ſcarifiée* produit d'heureux effets dans quelques maladies de la troiſieme claſſe.

§. V.

§ V.

Du moxa, & de ſes heureux effets.

Le *moxa* eſt un duvet, ou une étouppe mollette de couleur cendrée, facile à enflammer, extrêmement célèbre au Japon & à la Chine par ſon antiquité & ſa vertu. C'eſt le duvet d'une plante que les Japonnois appellent *moxa*, dès qu'elle eſt fanée. Cette plante eſt à-peu-près la même que notre *armoiſe*; le coton, dont ſes feuilles ſont revêtues, eſt ce qui ſert pour l'opération; on peut également ſe ſervir du duvet que l'on trouve ſur l'*abſinthe*, le *chardon*, l'*artichaud*, &c. Ce duvet fournit un feu doux & moderé que le Médecin cherche dans la fin qu'il ſe propoſe.

Pour cette opération, on roule le *moxa* en forme de petite mèche de la groſſeur d'une plume, elle doit avoir un pouce de hauteur, & doit être roulée de façon que la baſe ſoit fort large & puiſſe tenir ſur la partie où elle doit être appliquée. Cette piramide, ainſi figurée, s'applique ſur l'endroit déſigné par le Médecin, en évitant ſoigneuſement les nerfs & les vaiſſeaux un peu conſidérables. Enſuite on allume le *moxa* qui laiſſe d'abord exhaler une odeur agréable; tandis que le feu gagne inſenſiblement le pied de la piramide, une chaleur douce & temperée ſe fait

ſentir, & la partie échauffée s'enfle alors légérement; quelquefois on remplace une mèche par une autre, & cela ſucceſſivement juſqu'à ce que celui qui préſide à l'opération, le juge à propos.

Il eſt prouvé que le *moxa* eſt le remede de la goutte; on s'en ſert auſſi dans différentes douleurs & diverſes maladies. Quant aux goutteux, l'inſtant qu'il faut choiſir pour cette opération, eſt celui où la douleur commence à ſe faire ſentir dans l'articulation, & avant qu'une tumeur conſidérable faſſe trop d'obſtacle à l'évaporation de l'humeur morbifique. Le moment, où doit finir l'opération, paroît être celui où une odeur extrêmement infecte ſort tout-à-coup de la partie où l'on tient le *moxa* appliqué, c'eſt-à-dire ſur l'endroit de l'article où la douleur de la goutte ſe fait plus vivement ſentir. A peine eſt-il conſumé qu'il ſemble qu'Eſculape ait touché le mal de ſa main divine.

Cette brulure eſt fort peu de choſe; ſouvent elle ne laiſſe après elle qu'une tache cendrée ſur la peau. S'il ſurvient une petite cloche, on la coupe avec des ciſeaux, & on couvre la croute qui ſe fait par deſſus avec une feuille de *plantain* qu'on a eu ſoin d'amortir entre les mains.

Quelques-uns ſubſtituent, pour cette opéra-

tion, des mèches de cotton au duvet de l'armoise : j'ai vû par ma propre expérience que les mèches de cotton ne produiſent pas d'auſſi bons effets que les autres.

Ce remede eſt ſalutaire dans une infinité de circonſtances, mais il y a peu de malades qui veuillent s'y ſoumettre ; on aime mieux courir le danger de s'empoiſonner par des drogues qu'on avale, que de s'expoſer à ſouffrir une petite douleur.

On ne ſe ſert, parmi nous, du feu que pour guérir les chevaux malades : quelqu'aſſuré qu'on ſoit de l'effet de la brulure, on n'a point aſſez de courage pour s'en faire un remede. Nous avons l'exemple de pluſieurs peuples qui ne ſe guériſſent de certains maux que par des brulures ; nous les appellons barbares, parce qu'ils ſont moins délicats & plus courageux que nous. Les habitans de l'isle de Java, quand ils ont une colique violente, s'en guériſſent en ſe brulant la plante des pieds avec un fer chaud : s'ils ont un panaris au doigt, ils ſe le trempent dans l'eau bouillante à pluſieurs reprifes. On trouve dans les rélations quantité d'autres maladies que des Sauvages guériſſent par la brulure.

Nous liſons, dans l'*Hiſtoire de l'Académie de*

Paris 1708, les deux faits ſuivants qui prouvent l'efficacité des brulures dans pluſieurs cas. Une Dame avoit des maux de tête continus, avec de grands redoublements, accompagnés de nauſées & de vomiſſemens. Un ſoir qu'elle ſentoit un redoublement qui s'approchoit, elle ſe regarda dans un petit miroir de poche, & le feu d'une bougie qui étoit auprès d'elle, prit à ſa coëffure de nuit, qui étoit de toile épaiſſe. Elle ne s'en apperçut pas d'abord, & elle étoit ſeule; de ſorte que le feu lui brula tout le front & une partie du deſſus de la tête, avant qu'on put l'éteindre. Le Médecin, qu'on appella, traita la brulure à l'ordinaire : le grand accès qu'on attendoit, ne vint point, & depuis ce tems-là elle jouït d'une parfaite ſanté. Une autre femme, qui avoit les cuiſſes enflées & douloureuſes, trouvoit du ſoulagement à ſe les frotter devant le feu avec de l'eau-de-vie. Un ſoir le feu prit à cette eau de-vie, & la brula aſſez légérement : elle mit quelque onguent ſur la brulure, & pendant la nuit toutes les eaux de ſes jambes & de ſes cuiſſes qui étoient gonflées, ſe vuiderent entiérement par les urines. Ces deux obſervations ſont plus que ſuffiſantes pour engager les Médecins & les malades à ne pas négliger l'application du feu dans différents cas où tous les emplâtres ſont inutiles.

§. VI.

Des cautères & des fétons.

On donne le nom de cautères aux ulcères artificiels que l'on fait pour procurer l'écoulement d'une matiere morbifique quelconque. On distingue le cautère en *actuel* & *potentiel*. Le premier c'eſt le feu lui-même ; j'ai fait ſentir ſon utilité dans le paragraphe précédent, il ne ſera queſtion dans celui-ci que du cautère potentiel.

Le cautère potentiel ſe pratique avec les cauſtiques qu'on tient plus ou moins de tems ſur la partie où l'on veut établir l'écoulement. Les cauſtiques, dont on ſe ſert, ſont la pierre à cautère, la pierre infernale, le beurre d'antimoine, &c.

Toutes les parties du corps ne ſont pas également propres à l'ouverture d'un cautère : le cou, les bras, les cuiſſes, les jambes en ſont les ſiéges les plus ordinaires. Il n'eſt pas néceſſaire de parler des précautions qu'on doit avoir, avant & après cette opération, ni de détailler la maniere de la faire; cela eſt aſſez connu. Il me ſuffira de dire qu'il ne faut jamais ſe preſſer de fermer un cautére, & qu'on ne doit point le faire inconſidérement.

Le cautére eſt le vrai préſervatif des maladies contagieuſes, & même de la peſte. Il eſt utile dans la plupart des maladies chroniques, &c. mais on devroit préférer le cautére actuel au potentiel, ſur-tout dans les cas où il faut une révulſion prompte & momentanée, comme dans l'apoplexie.

Le ſéton eſt un ulcère qu'on forme à la peau avec une aiguille, & que l'on entretient par le moyen d'une mèche, ou d'une bande étroite qu'on appelle auſſi *ſéton*, que l'on graiſſe d'un médicament ſuppuratif. Le ſéton & le cautère conviennent dans les mêmes cas; mais le ſéton ne s'applique guères qu'à la nuque.

§. VII.

Des Véſicatoires.

On entend par ce nom un remède externe qui a la propriété, au moyen des ſubſtances dont il eſt compoſé, de faire élever ſur la peau des ampoules ou des veſſies pleines de ſéroſité, & de procurer un écoulement aux humeurs qui auroient de la diſpoſition à ſe fixer. Ce remede eſt très-utile, mais on l'applique ordinairement trop tard; c'eſt ce qui fait qu'il perd beaucoup de ſon crédit.

Je ne ſais pourquoi l'on ne s'en tient pas,

le plus ſouvent, aux remedes extérieurs, puiſque l'on peut, par eux, obtenir tout ce que promettent les médicaments internes. On peut purger par l'application de certains topiques ſur le ventre; on feroit vomir par de ſeuls cataplaſmes ſur le creux de l'eſtomac; un emplâtre ſur le ventre ſuffit pour tuer les vers dans les inteſtins. Mais on ne ſe ſert pas de ces remèdes, parce qu'on peut mettre un plus haut prix à des élixirs, & des pilules.

§. VIII.

Des Purgatifs.

On appelle *purgatifs* les remèdes qui évacuent par les ſelles. Ces médicaments n'agiſſent qu'en irritant le ventricule & les inteſtins; on nétoye nos corps, comme l'on feroit d'une cheminée, ſans réflechir, ſi l'on n'en endommage pas les parois.

La purgation eſt la ſelle à tout chevaux de la Faculté; un malade ſe plaint, on le purge; dit-il encore quelque choſe, on le purge de nouveau ?

Les purgatifs ſont non-ſeulement dangereux par l'irritation qu'ils produiſent toujours dans la machine, ils le ſont encore par le riſque qu'on a à courir de l'inattention du Médecin & de

l'ignorance ou de l'étourderie de l'Apothicaire ; car si l'on passe la dose, le malade meurt, ou languit le reste de sa vie. Mes réflexions, à cet égard, doivent suffire pour apprendre à mes semblables à se tenir sur leur garde. Les médecines tuent plus d'hommes que les maladies.

§. IX.

Des Vomitifs.

Ce sont des remedes qui, étant avalés, produisent une telle irritation dans l'estomac que son mouvement ordinaire est interrompu ; on sent bientôt des nausées, une chaleur brulante dans le ventricule ; le vomissement survient, le malade rend tout ce qu'il a dans l'estomac, ou bien il étouffe & meurt dans cette torture.

On choisit ordinairement ce médicament dans la classe des poisons, je laisse à penser si l'on peut l'administrer sans risque. Mais jusqu'où n'est pas allée la fureur médicale ?

Dans un tems on inventa, pour faire vomir, des instruments qu'on appelloit *balays* de l'estomac ; ils étoient composés d'une petite tige de baleine, à l'extrêmité de laquelle étoient de petits morceaux de linge ébarbés ; d'autres étoient faits avec une tige de fil de fer ou de laiton flexible,

avec un petit faiſceau de crin au bout : on en trouve la deſcription dans pluſieurs Auteurs (*). C'eſt avec ces inſtruments qu'on alloit fouiller dans l'eſtomac des malades, pour en chaſſer la matiere morbifique.

Si cette pratique étoit ignorante & ridicule, celle de nos vomitifs n'eſt pas trop ſage; je n'ai pas encore rencontré un ſeul cas dans ma pratique où je me ſois vu obligé d'expoſer la vie d'un malade par l'adminiſtration du tartre émétique. Je trouve le moyen de faciliter les vomiſſemens que procure la Nature, ſans faire avaler des poiſons.

§. X.

Des Lavements.

On donne le nom de lavement ou de *clyſtere* à toutes les eſpeces de médicaments liquides qu'on introduit dans le bas-ventre, par l'anus, avec une ſeringue. Ces remèdes ſont d'une très-grande importance ; il n'y a point de maladies où l'on ne ſoit forcé d'y avoir recours. Un lavement ſimple eſt rarement capable de nuire, & il eſt nombre de cas où il peut faire beaucoup de bien ; même un lavement d'eau tiéde, en tenant lieu de fomentation aux inteſtins, peut

(*) Voyez *Bartholin*, *Heiſter*, &c.

être d'un très-grand avantage dans les inflammations de la veſſie, du bas-ventre &c. Les lavements ſervent non-ſeulement à évacuer les matieres contenues dans les inteſtins, mais encore à introduire dans la circulation des remedes très-actifs ; on peut, par exemple, adminiſtrer des préparations mercurielles, de cette maniere, lorſque l'eſtomac ne peut pas s'en accommoder.

Il y a des ſubſtances, telle que la fumée du tabac, qu'on ne peut introduire dans les inteſtins, qu'à la maniere des lavements ; on ſe ſert alors d'un ſoufflet auquel on adapte un bout propre à cet effet, ou de deux pipes allumées ; j'ai démontré l'utilité de ces lavements dans un petit ouvrage imprimé à Chambery (*).

L'uſage des lavements ne ſe borne pas aux médicaments ; ils ſervent encore à introduire des aliments. On a vu des perſonnes, qui ne pouvoient avaler, être nourries pendant un tems conſidérable, par le ſecours des lavements compoſés d'aliments.

Quant à ceux qui n'ont pas de ſeringue ordinaire, voici un moyen bien ſimple d'y ſuppléer :

(*) *Des moyens de rappeller à la vie des perſonnes qui ont toutes les apparences de la mort.* Brochure de 32 pages.

je crois même que cette machine devroit être la seringue des voyageurs, parce qu'elle est moins pesante & moins embarrassante, outre qu'elle n'est du tout point fragile. On aura une canulle de buis, ou d'ivoire, on y attachera une vessie de cochon, avec un bouchon de liége enfilé & attaché avec un gros fil double, dont le bout sorte de quatre ou cinq doigts; on y verse le lavement, & on lie & attache le superflu de la vessie avec une ficelle, y faisant trois ou quatre tours, & après avoir oint de suif ou d'huile le bout de la canulle, on l'introduit dans le fondement, & on presse la vessie pleine avec une main, tandis qu'on en tient le bout de l'autre. L'usage de ces vessies est très-commode, & n'est exposé à aucun accident.

§. XI.

Des Bains.

Il y a différentes especes de bains, les uns sont simples & naturels, tels sont ceux qu'on prend à la riviére; les bains domestiques sont ceux qu'on prend dans une baignoire. On appelle *bains composés* ceux qu'on prend dans une eau à laquelle on a ajouté quelques plantes émollientes ou autres, suivant le besoin.

Il y a, de plus, des *bains de vapeurs*, & la

Médecine en retire de très-grands avantages; on expoſe tout le corps, ou ſeulement une partie malade à la vapeur de quelque liqueur très-chaude, ſoit ſimple, ſoit compoſée, c'eſt ce qu'on nomme *bain de vapeurs*.

Il y a pluſieurs circonſtances dans leſquelles on n'a beſoin que du *demi-bain*; alors on ne baigne qu'une partie, comme les jambes juſqu'aux genoux, ou ſeulement le ventre & le ſiége.

L'uſage du bain eſt indiqué dans différentes maladies (*); & tout le monde eſt d'accord que c'eſt un moyen curatif : les parties fines & ſubtiles de l'eau ramolliſſent les fibres nerveuſes dont tout le corps eſt compoſé; elles s'inſinuent dans les pores, delà dans les vaiſſeaux, où elles détrempent les humeurs trop épaiſſes; elles mouillent & rafraichiſſent les parties enflammées. Mais s'il eſt conſtant que la médecine curative retire tant de profit de l'uſage des bains, pourquoi faut-il que les perſonnes ſaines négligent ſi fort cette partie de la médecine préſervative ?

La magnificence des bains publics élevés chez

(*) Surtout dans celles que j'appelle *ex-abſorbées*; il convient auſſi dans quelques-unes de la ſeconde claſſe. Voyez ma théorie ſur les maladies, chapitre ſecond de cet ouvrage.

les Romains, l'uſage qui en étoit ordonné, tout concourt à prouver l'avantage qu'en retiroit le peuple le plus belliqueux de l'univers. Chez quelques nations, les ablutions, les bains, tiennent encore au culte religieux; outre que l'objet qu'elles leur attribuent eſt la pureté intérieure, le but eſt auſſi la conſervation de la ſanté (*).

On doit prendre le bain longtems après le repas, c'eſt-à-dire lorſque la digeſtion eſt faite; la moindre imprudence, à cet égard, donne lieu aux accidents les plus graves. Il n'eſt pas moins important de ne pas ſe jeter dans l'eau, lorſqu'on a chaud, & que le corps eſt couvert de ſueur; il périt, toutes les années & dans tous les pays, beaucoup de gens qui commettent cette imprudence.

(*) De toutes les évacuations, la *tranſpiration inſenſible* étant celle qui s'altére le plus facilement, la propreté eſt une choſe indiſpenſable.

§. XII.

Des topiques ; & de la préférence qu'on doit leur donner sur les remedes internes (†), même dans les maladies les plus graves.

Le mot *topique* se dit particuliérement des remedes externes qu'on applique sur une partie quelconque ; tels sont les cataplasmes, les emplâtres, &c. Le mot *topique* est synonime avec celui d'application, ou *remede externe.*

On conçoit facilement qu'il seroit bien avantageux de pouvoir, par des topiques, remédier à toutes les maladies intérieures comme extérieures. Les malades en seroient moins épouvantés, ils n'auroient pas ce dégoût qu'on a généralement pour les médecines ; alors les remedes feroient certainement plus d'effet, car ce qu'on prend avec répugnance produit toujours un effet contraire à celui qu'on en attend : quel est l'homme qui ne se fait pas violence pour avaler une

---

(†) Ce que j'avance dans ce paragraphe paroîtra un peu fort aux marchands de pilules, de bols, d'électuaires, de potions, de juleps, d'apofêmes, &c. &c. &c. Cependant je soutiens à ces Messieurs qu'on peut, dans les maladies internes les plus graves, se passer de leurs drogues, & s'en tenir à des topiques. J'espere prouver cette vérité dans ce paragraphe.

purgation, ou un vomitif ? Quel eſt l'enfant qu'il ne faille flatter, ou battre pour lui faire prendre une médecine ? Le grand avantage qui réſulteroit encore de l'uſage des topiques, c'eſt qu'on pourroit les ôter, dès qu'ils auroient agi ſuffiſamment; mais une fois qu'une doſe eſt priſe & deſcendue dans l'eſtomac, il faut en ſubir toute la torture; on a beau avaler des torrents d'eau chaude, on en eſt ſouvent incommodé pendant des ſemaines & des mois.

La ſupériorité des topiques, ſur les remedes internes, étant démontrée ; il me reſte à faire voir, ſi des applications extérieures peuvent agir ſur nos viſcères & ſur les humeurs qui y ſont contenues. L'anatomie nous apprend que la ſurface de notre corps eſt remplie de trous imperceptibles ; l'expérience prouve que le mercure adminiſtré en friction s'inſinue dans ces trous, qu'on appelle *pores*, & paſſe de là dans de plus gros vaiſſeaux qui le conduiſent enſuite dans tout l'intérieur de la machine. Cette ſeule obſervation ſuffit pour démontrer que la plupart des remedes n'ont pas beſoin d'être avalés, pour pouvoir corriger le vice des humeurs.

Si quelqu'un doutoit de la communication des pores qui ſont répandus ſur l'extérieur de nos corps, il n'auroit qu'à refléchir ſur quelques

maladies qui se gagnent seulement par le contact. Personne n'ignore qu'on attrape la galle, en touchant la main d'un galleux. On devient étique, en couchant avec les infortunés qui sont atteints de cette funeste maladie. Porteroit-on impunément les habits d'un pestiferé ?

Le ravage que fait le venin de la vipère, la promptitude avec laquelle il arrête toutes les fonctions, sont une preuve bien convaincante que les vaisseaux extérieurs communiquent avec ceux qui parcourent l'intérieur de nos corps. Celui qui est mordu à la jambe par un animal enragé, a bientôt la tête prise. Ces phénomènes & plusieurs autres m'ont engagé à chercher, dans des applications extérieures, des moyens capables de combattre les maladies, & de produire tous les effets qu'on attend des médicaments internes.

Ce système paroît une erreur au premier coup-d'œil: cependant les Médecins n'ont jamais douté qu'il ne pût se mettre en pratique : ils en donnent souvent des preuves. On trouve dans toutes les *matieres médicales*, dans toutes les *pharmacopées*, des *emplâtres* pour purger les petits enfants ; on y voit des *cataplasmes* pour faire mourir les vers; on y trouve, pour les personnes de tout âge, des *épithemes* pour poser sur les

régions

régions du cœur, de l'eſtomac, ou du foie ; on y lit des formules de *frontaux* tempérants, des *bonnets* céphaliques, &c. *Galien* lui-même, le ſecond prince de la Médecine, au lieu de donner l'opium dans les fiévres accompagnées d'inſomnies, faiſoit faire une forte décoction de fleurs de violette, de feuille de mirthe, de ſemences de laitues, de têtes de pavots, avec laquelle on lavoit les pieds, les jambes & les cuiſſes du malade, qui dormoit enſuite tout auſſi bien que s'il eût avalé les plus chers narcotiques.

Des obſervations répétées m'ont prouvé que, par des applications extérieures, aidées d'un régime propre à la nature de la maladie, on vient à bout de guérir auſſi ſurement que par l'adminiſtration des remèdes internes ; ce qu'il y a de certain c'eſt que cette pratique eſt ſans danger. Je compte non-ſeulement parmi les topiques, les cataplaſmes, les emplâtres, les fomentations, les liniments, mais encore les veſicatoires, les ventouſes, le moxa, les bains, les frictions, & même tout ce qui, tendant à rétablir la ſanté, peut être introduit dans nos corps, ſans qu'on le prenne par la bouche.

On ne ſauroit apporter aucune raiſon pour détruire mon opinion ſur les topiques, & leur utilité ; cela devroit donc ſuffire pour déterminer

les malades à y avoir recours, plutôt qu'aux coupes empoisonnées que leur présente la main de la Pharmacie; mais il y a des hommes qu'il faut convaincre, ce n'est pas assez de les persuader. Analysons les médicaments internes, & voyons jusqu'à quel point on doit y ajouter foi.

Les remedes qu'on donne intérieurement, sont ou *altérants*, ou *évacuants*. Les premiers ne produisent aucun effet sensible, à ce que disent Messieurs les Docteurs; je le crois; car que peuvent faire une cueiller d'eau de fleurs de tilleul, quelques gouttes d'eau de mélisse, de syrop de framboises, & autres choses qu'on fait entrer dans des potions pour amuser le malade, & pour attendre ce que la Nature voudra faire pour ou contre le patient? Les remedes évacuants sont toute autre chose, ce sont vraiment des *ordonnances*, ou plutôt des *sentences* en terme *de Chambre criminelle*: ceux-ci produisent un effet *senti*; ils sont tellement à craindre que, quoiqu'ordonnés à petite dose, le Médecin leur associe toujours des correctifs dans son ordonnance: vous voyez dans une médecine, le sené, la rhubarbe, le jalap, la manne; demandez-en le pourquoi, on vous dira que, l'un n'étant pas si irritant que l'autre, cette association devient indispensable; je pense cependant qu'il vaudroit

mieux ne se servir que des plus doux, quitte pour en augmenter la dose. Mais la Pharmacie a de fortes raisons pour qu'une potion soit composée d'une foule d'ingrédients : selon les Apothicaires, le meilleur Médecin est celui qui *formule* longuement & souvent : a-t-on besoin de faire suer, le talent du Médecin consiste à faire une mixture de tous les sudorifiques ? Rien de simple, rien de naturel, & cela pour que tout soit fort cher.

Ce qui ne contribue pas le moins à mettre en vogue les remedes internes composés, c'est qu'il y a des Médecins qui ne rougissent pas de s'associer avec des Apothicaires. Ces hommes vils sont alors intéressés à prescrire des potions chères & compliquées ; le malade a, toutes les heures, un nouveau médicament à avaler : le matin c'est une potion, à neuf heures c'est un julep, à midi, c'est une cueillerée d'élixir, à quatre heures, c'est un verre d'apozême, le soir ce sont des pilules ; enfin le jour & la nuit se passent à prendre de petites doses de poison qui ne tue qu'à la longue, parce qu'on a encore la charité de beaucoup faire boire le malade.

Qu'on ne pense pas que j'aie l'intention de blesser tel ou tel Médecin dans ce paragraphe, ni dans tout le cours de cet ouvrage : je n'attaque

perſonne. Je ſuis loin d'en vouloir à tous mes confreres; je n'ignore point qu'il y en a beaucoup qui n'oublient rien pour ſe rendre utiles; ce que j'en dis, n'eſt que pour avertir le lecteur de ſe tenir ſur ſes gardes, & de ne pas donner indifféremment ſa confiance. Nous n'avons rien de plus précieux que la ſanté; &, par une contradiction qu'on ne ſauroit expliquer, on n'eſt en général point délicat ſur le choix d'un Médecin: on ſuit le torrent; on prend le plus couru qui ne doit ſouvent ſa vogue qu'à ſon impudence & à de brillants ſots qui le prônent. Un Docteur qui a l'impertinence de dire du bien de lui, finit toujours par trouver des écho; des *j'ai guéri*, ſouvent répétés, finiſſent par paſſer en Public pour des guériſons réelles.

Après ce que j'ai dit des remedes externes & des internes, on doit s'attendre à ne trouver que fort peu de formules des derniers, dans le chapitre ſuivant. J'aurois peut-être dû n'indiquer que des topiques, puiſque cela ſeroit plus conforme à mon ſiſtème; mais, mon opinion n'étant pas encore générale, il a fallu me conformer à l'uſage: de plus, les médicaments, que j'ordonne intérieurement, ſont de nature à pouvoir être rangés parmi les aliments. Il faut une diéte aux malades, il leur faut des bouillons,

c'eſt ce qui compoſe les remedes internes que j'adminiſtre, ainſi qu'on le verra dans le chapitre ſuivant.

Je ne ſuis point l'inventeur de toutes les recettes que je vais publier ; ainſi je ne les vante pas par enthouſiaſme : j'ai ſeulement pluſieurs expériences en leur faveur. Quelques-unes paroîtront futiles, & même tenir de la ſuperſtition ; mais il s'agit d'obſerver, & non de raiſonner.

CHAPITRE VI.

Secrets Divers. Manière de combattre différentes maladies.

Il eſt néceſſaire que tous les hommes ſoyent inſtruits de la médecine.
HIPPOCRATE.

N°. 1. De l'Aſthme.

CEUX qui ont des diſpoſitions à devenir aſthmatiques, & même qui le ſont déja, prendront tous les matins dix grains de fleur de ſoufre & trois grains de benjoin en poudre, dans un œuf mollet.

Leur boiſſon ordinaire ſera l'hydromel.

Ils porteront l'emplâtre ſuivant ſur la poitrine : prenez de la gomme tacamahaque, une demi once, de la thérebentine de Veniſe, deux gros ; fondez-les enſemble ; ajoutez-y un gros de poudre de benjoin, autant de celle de ſtorax ; un demi ſcrupule de ſafran ; huit gouttes d'huile d'anis ; ſix gouttes de celle de noix muſcade ; mêlez le tout pour un emplâtre.

N°. 2. De l'avortement.

Pour prévenir les fauſſes couches, on appliquera ſur les reins, l'emplâtre ſuivant ; prenez du plomb rouge, une livre & demi ; de l'huile d'olives, deux livres ; du ſavon de Veniſe, quatre onces ; de la cire jaune, deux onces ; faites les bouillir & réduiſez-les en emplâtre ſuivant les règles de l'art.

N°. 3. Des Brulures.

On oindra deux fois le jour la partie brûlée avec la pommade ſuivante : faites de l'eau de chaux ; mettez-y de la bonne huile d'olive ; battez le tout avec une cueiller, juſqu'à-ce que l'huile ſe coagule en pommade ; ſéparez enſuite l'huile de l'eau & ſervez-vous en.

N°. 4. Des Coliques.

Pour appaiſer les douleurs de colique, il n'y a rien de mieux que les lavements émollients.

On peut auſſi tremper une éponge dans de l'eau de vie tiede, & l'appliquer ſur le nombril.

On prendra intérieurement une cuillerée d'eau des carmes, mêlée avec autant d'huile d'amandes douces & un peu de ſucre.

N°. 5. Des Contuſions.

La *perſicaire* étant miſe fraîchement pilée ſur les contuſions, les guérit dans peu de tems.

N°. 6. Des Convulſions des Enfants.

Je ne parle ici que des convulſions qui tourmentent les petits enfants, à l'époque de la dentition.

On prend de la racine de lierre qu'on coupe & qu'on arrondit comme de gros grains de chapelet; on les enfile avec un gros fil & on les met au cou des enfants, juſqu'à-ce qu'ils ayent fait toutes leurs dents.

Les convulſions de ces petits innocents ſont quelquefois l'effet des vers; on en trouve le remède dans le numero où je parle des médicaments vermifuges.

N°. 7. Des Dartres.

Il n'y a rien de plus efficace pour cette maladie que la bière dépurative dont voici la compoſition.

Prenez de la racine de patience ſauvage, huit onces; d'enula campana, quatre onces; du ſantal jaune, des bayes de genevrier, deux onces de chaque; des feuilles de ſcabieuſe, huit poignées; d'hépatique, quatre poignées; du ſéné, quatre

onces ; de la rhubarbe, une once ; de l'antimoine broyé, lié à part dans un morceau de linge, demi livre. Mettez le tout dans un sachet que vous suspendrez dans un vaisseau où vous aurez mis seize bouteilles de bière [pinte de Paris], vous ajouterez une livre de suc de fumeterre, & vous pourrez en user vingt-quatre heures après. La dose est d'une demi bouteille, jusqu'à une bouteille par jour, suivant le tempérament.

Cette biere agit efficacement dans toutes les maladies de la peau.

N°. 8. Des Maux de Dents.

On se gargarisera avec la lotion suivante, mais il faut se garder d'en avaler.

Prenez de racines de pirethre, demi once ; de tormentille, trois gros ; concassez ces racines, faites leur prendre un bouillon dans une chopine de vinaigre rouge : en retirant le vaisseau du feu [& ce vaisseau sera de terre], on jettera dans la liqueur un gros d'opium coupé par petits morceaux, & un gros de camphre qu'on aura pilé avec trois gros de semence de jusquiame ; on laissera infuser arriere du feu, & le vaisseau couvert, pendant l'espace d'une heure ; on passera le tout à travers un linge fin sans exprimer, on

tirera la liqueur au clair ; l'uſage de cette lotion eſt une cuillerée à bouche qu'on fait tiédir & dont on ſe gargariſe, avec la précaution que j'ai dit ci-deſſus.

N°. 9. Des Ecrouelles.

On fera ſa boiſſon ordinaire, de la biere ſuivante.

Prenez de la ſalſepareille, du guayac, ſix onces de chaque ; de l'écorce de noyer, de la racine de ſcrophulaire, trois onces de chaque ; de l'herbe à robert, trois poignées ; des raiſins mondés de leur pepin, des cloportes, une livre de chaque ; mettez les dans un ſachet ; faites les bouillir dans vingt bouteilles de biere ; retirez-la après un bouillon ; conſervez-la pour l'uſage.

Pendant qu'on uſera de cette boiſſon, on appliquera ſur les tumeurs ſcrophuleuſes des feuilles de plantain à feuilles larges, qu'on change matin & ſoir ; cette eſpece de plantain eſt celle qu'on nomme en latin, *plantago latifolia ſinuata*, *plantago ſeptinervia off.*

Pline attribuoit de grandes vertus à cette plante ; l. 25, ch. 8, & l. 26, ch. 5.

Dioſcoride appuye le ſentiment de Pline.

Mr. *Le Camus*, Médecin de Paris, a fait plu-

ſieurs expériences qui conſtatent l'efficacité de cette plante dans les maladies ſcrophuleuſes ; il cite des obſervations ſurprenantes ; voyez ſa *médecine pratique :* ce médecin dit avoir guéri des écrouelles par la ſeule application du plantain ; & ſans avoir fait prendre au malade, de remèdes internes.

N°. 10. *Des Engelures.*

On frottera les engelures qui ne ſuppurent pas avec le liniment ſuivant ; prenez du cerat, une once ; de l'alkali volatil fluor, un gros ; mêlez.

N°. 11. *De l'Epilepſie.*

Pour guérir cette maladie, on uſera pendant vingt ou trente jours, du remède ſuivant ; prenez des feuilles d'hypéricon & des fleurs de germandrée, mettez-les en poudre fine, & conſervez-les dans une bouteille bien bouchée. Prenez de l'armoiſe, les plus groſſes tiges & les branches, faites les brûler ; étouffez-les pour en avoir le charbon, que vous mettrez en poudre & conſerverez dans une autre bouteille ; prenez deux jaunes d'œufs frais, mêlez-les avec une demi cuillerée de la premiere poudre & une pincée du charbon d'armoiſe ; faites cuire ce mêlange ; donnez-

le à manger au malade le matin à jeun & le ſoir en ſe couchant; il faut s'abſtenir de vin, de biere, de laitage, de ſalé, de fruits & de ſalade.

Dans le tems qu'on uſera de ce remède, on ſe frottera tous les matins à ſon lever les jambes & la plante des pieds avec quelques gouttes du liniment ſuivant; prenez un gros de beaume du Perou, de l'huile de ſauge, de romarin, de noix muſcade, dix gouttes de chaque; quinze grains de camphre; mêlez-les tous enſemble.

N°. 12. Des Fiévres.

On guérit les fiévres intermittentes en uſant du remede ſuivant: prenez de l'alun & de la canelle en poudre dix grains de chaque, toutes les deux heures.

La poudre ſuivante eſt efficace dans les fiévres qui ne ſont pas intermittentes: prenez de l'antimoine crud; calcinez-le avec une huile animale pendant deux heures; verſez le enſuite dans un creuſet où il y ait du nitre en fuſion; tenez ces ſubſtances ſur le feu pendant quelque tems; puis retirez du feu; employez pluſieurs lotions pour emporter les ſels de ce compoſé. Prenez auſſi du mercure; diſtillez-le trois fois ſur de l'antimoine crud; enſuite faites le diſſoudre dans l'eſprit de nitre; & après avoir fait évaporer le fluide, calcinez

cette masse sèche dans un creuset jusqu'à ce qu'elle soit devenue jaune. Le mélange de ces préparations forme la poudre antifébrifuge qu'on prendra trois fois par jour, en commençant par quatre grains en bol ; on augmente peu à peu la dôse jusqu'à dix grains.

L'expérience a souvent prouvé que de certains topiques guérissent des fiévres qui ont resisté à tous les autres remedes ; il ne faut donc pas en négliger l'application.

Le cataplasme suivant est d'une grande utilité dans les fiévres, lorsque la tête est attaquée & qu'il y a délire : prenez de la rue verte, une poignée ; du savon noir & du sel commun une once de chacun ; des harangs salés séparés de leurs arrêtes, de l'onguent d'althéa, une once & demi ; du fort vinaigre autant qu'il en faudra pour donner au mélange la consistance d'une bouillie. On applique ce cataplasme aux pieds, & on le change toutes les six heures.

On a vu des fiévres se dissiper par de certaines applications qui paroissent fort ridicules à ceux qui ne croient qu'à ce qu'ils peuvent analiser : j'en ai été plus d'une fois le témoin. Je dois cependant ne donner aucune recette de ce genre ; peut-être pourrai-je un jour m'étendre sur cette

matiere, & ne pas être forcé de ne parler qu'à demi-mot.

Des ſachets remplis de quinquina, & portés ſur l'eſtomac, guériſſent la fiévre. Je ne parle que de cette amulette, parce que ſon compoſé eſt reconnu pour fébrifuge.

N°. 13. Des fleurs blanches.

Voici la méthode dont je me ſuis toujours ſervi pour combattre les fleurs blanches, & le ſuccès n'a jamais trompé mes eſpérances. Je fais prendre, tous les ſoirs en ſe mettant au lit, une cuillerée de décoction d'ipecacuana que l'on continue pendant deux ou trois mois. On fait cette décoction, en mettant bouillir une demi once de cette racine groſſiérement pulvériſée dans une pinte d'eau, durant vingt ou trente minutes.

La boiſſon, que la malade prend pendant tout le jour, eſt une légere infuſion de petite ſauge dont on uſe en maniere de thé. Cette infuſion a même réuſſi ſeule dans pluſieurs cas: je ne crains point d'avancer que la ſauge eſt le ſpécifique des fleurs blanches; j'en appelle à l'expérience.

Pour ne remédier aux fleurs blanches que par des applications extérieures, on ſe ſervira du topique ſuivant; prenez de l'huile eſſentielle d'ab-

ſinthe, deux ou trois gouttes ; mettez-les ſur le creux de l'eſtomac, & frottez légérement avec le doigt. On répétera cette onction trois ou quatre fois par jour.

N°. 14. Du Goëtre.

Les goëtreux porteront un collier fait de la maniere ſuivante : prenez ſel marin, ſel ammoniac, éponge préparée ; enfermez cela dans un linge pour faire un collier dont on recouvre la partie extérieure avec un taffetas noir. Il faut renouveller ce collier tous les quinze jours.

La boiſſon ordinaire des goëtreux ſera une décoction de racine de chardon. Ils pourront la mélanger avec du vin à leurs repas.

N°. 15. De la Goutte.

Voyez, pour cette maladie, ce que j'ai dit dans le chapitre précédent, en parlant du *moxa* & de ſes effets.

N°. 16. De l'Hydropiſie.

Il faut prendre une poignée de guy d'aubépin, deſquels on ôtera les grains gluants ; une pinte de vin blanc ; dix ou douze clous de girofle ; autant de canelle & autant de ſucre ; mettez le tout

dans un pot de terre bien verniſſé, que l'on aura ſoin de bien couvrir, enſorte que rien ne puiſſe s'exhâler pendant une nuit que l'on mettra le dit pot ſur la braiſe. Le malade prendra un verre de cette boiſſon le matin à jeun, un autre verre une heure & demi après le diner, & un autre après le ſouper.

Cette boiſſon n'eſt point déſagréable ; elle a guéri des perſonnes en moins de quinze jours.

N°. 17. De la Jauniſſe.

Prenez le blanc d'un œuf, le plus frais poſſible, battez-le juſqu'à ce qu'il ſoit réduit en neige ; ajoutez-y trois cuillerées d'eau de plantain. On prend ce remède ſur le champ ; le matin étant dans le lit, & l'on ne ſe léve que quelques heures après. On le réitére tous les matins juſqu'à ce que la jauniſſe ſoit paſſée, c'eſt communément au bout de ſept à huit jours.

Quant à la couleur jaune qui reſte aux yeux après la guériſon, on la fait diſſiper par la vapeur du vinaigre.

N°. 18. De la Manie.

On guérit à coup ſûr, les fols, en ſe conduiſant de cette maniere : on leur fait raſer la tête ; on

on y applique les feuilles pilées du chardon nommé *dipſacus ſilveſtris*, *vulgò virga paſtoris minor*. En même tems on leur trempe les pieds & les mains dans le vinaigre ; on les laiſſe dans cette ſituation une heure ou deux ; ils s'y endorment ordinairement, & quelques-uns ſont guéris à leur reveil.

N°. 19. *De la Paralyſie.*

On frottera les membres paralytiques avec le liniment ſuivant : prenez de l'onguent martiatum, deux onces ; de l'huile de ſavon, de celle de ſuccin, trois gros de chaque ; de l'huile de romarin, un gros & demi ; de la poudre d'euphorbe, un ſcrupule. Mêlez, & gardez pour l'uſage. On en verſe quelques gouttes dans le creux de la main, & l'on frotte juſqu'à ce qu'on en ait employé environ un gros chaque fois.

Le malade portera en même tems le cataplaſme ſuivant, qu'on renouvellera toutes les quarante-huit heures ; on l'appliquera ſur le côté, & on préférera celui de la partie affectée. Prenez de la farine de lin, ſix onces ; de celles de fenugrec & de cumin, une once & demi de chaque ; du miel, deux onces ; de l'huile de lin, une

ſuffiſante quantité pour donner de la conſiſtance au cataplaſme.

On joindra à l'adminiſtration de ces topiques l'uſage du vin ſuivant, dont on prendra un verre tous les matins à jeun. Prenez une livre d'iris de Florence en poudre; une demi livre de jalap auſſi en poudre; une once de rhubarbe concaſſée; trois livres de feuilles de romarin deſſeché & pulveriſé; deux onces de feuilles de ſené; mettez le tout dans une bouteille avec une pinte d'eau-de-vie [meſure de Paris]; laiſſez-la dans un lieu ſec pendant trois jours, ajoutez-y enſuite quatre bouteilles de vin blanc. Gardez cette liqueur bien bouchée.

N°. 20. De la Phthiſie.

Le malade ſe mettra à l'uſage du lait qu'il mélangera avec autant d'eau de chaux.

Il portera jour & nuit ſur la poitrine un morceau de toile apprettée, comme on le verra ci-après. On s'en couvrira la poitrine juſqu'au nombril; on l'aſſujettira avec des rubans; on ne le changera que lorſqu'il ſera uſé; alors on en remettra un nouveau; & de même juſqu'à parfaite guériſon.

Prenez du jus de véronique, de pulmonaire, d'hépatique, de mauve, de grande conſoude, d'hipericon, de ſanicle, de bugle, & de lierre terreſtre, une livre de chaque, faites-les bouillir enſemble & à petit feu ; écumez-les ; & lorſque la liqueur n'écumera plus, paſſez-la par un linge ; remettez-la ſur un petit feu ; ajoutez-y une livre d'huile de palme, demi livre d'huile d'amandes douces ; & faites bouillir pendant un quart-d'heure, en remuant toujours avec une ſpatule de bois : ajoutez-y enſuite demi livre de benjoin ; autant de ſtorax ; une livre d'encens ; une livre de ſuif de mouton ; un quart de livre de gingembre ; faites bouillir le tout pendant un quart-d'heure en remuant toujours : ajoutez-y encore deux gros d'opium coupé par petits morceaux ; & deux livres de cire : remuez bien le tout ; & quand vous verrez que la matiere s'épaiſſira, vous y tremperez des ſerviettes uſées, que vous laiſſerez refroidir, & que vous envelopperez dans du panier pour les renfermer dans un lieu ſec.

Quelque ſimple que ſemble ce topique, il agit bien efficacement lorſqu'on le porte pendant quelque tems. L'expérience ſalutaire, qu'en feront ceux qui ſe donneront la peine de l'eſſayer, con-

vaincra ſans doute un grand nombre d'incrédules.

N°. 21. Des Plaies.

Lorſque les plaies ſont nouvelles, le baume du commandeur eſt le meilleur de tous les baumes, onguents & emplâtres qu'on puiſſe y appliquer : on en trouve toujours chez les Apothicaires.

N°. 22. De la Rage.

Les habitants d'une partie de l'Amérique, ayant été mordus par un animal enragé, appliquent avec ſuccès le topique ſuivant ſur la partie affligée : prenez de l'écorce de frêne blanc [*fraxinus excelſior L.*], faites-la bruler, reduiſez-la en poudre, puis mêlez-y du vinaigre fort pour en faire un topique plus ou moins grand, ſelon la morſure.

N°. 23. Du Rhume.

Il n'y a rien de mieux pour le rhume, ainſi que dans toutes ſortes de toux, que de prendre de l'eau de ſon, dans laquelle on aura ajouté un gros de ſel de nitre, par pinte ; on la boira tiede,

avec une cuillerée de miel par verre; on ne mange rien d'âcre, de salé, ni d'échauffant.

N°. 24. Du Rhumatisme.

Prenez de la poudre de cantharides, demi-once; de l'esprit de vin camphré, quatre onces; mêlez, mettez en digestion, ensuite passez la teinture; frottez avec plusieurs gouttes, les parties attaquées de rhumatisme.

On retire de même de grands avantages de l'application suivante; prenez du chanvre, quantité suffisante, trempez-le dans de bonne eau de vie, saupoudrez-le d'encens passé au tamis, & couvrez-en la partie souffrante; on laisse cela sur la partie affectée, tant qu'il y adhére; & si après s'en être détaché, la douleur n'a pas cessé, on en applique un second qui enlevera sûrement le mal.

N°. 25. De la Stérilité.

Je ne parle point ici de la stérilité qui dépend des vices de conformation, parce qu'elle ne demande que la main du chirurgien, ou est absolument incurable.

La ſtérilité n'ayant point quelques vices de conformation pour cauſe, on uſera des remedes ſuivants; on fera une décoction d'écorce de chêne, on y mettra tremper des morceaux de fer dont on détachera le rouille qui s'y formera; on prendra matin & ſoir une pincée de cette poudre dans une cuillerée de bon vin vieux.

Pendant qu'on uſera de cette poudre, on ſe ſervira du liniment ſuivant, dont on oindra les reins & les lombes, le ſoir ayant de ſe coucher; prenez du miel & de l'huile de noix muſcade une demi once de chaque; de pyrethre, du poivre noir & des cubebes, un quart d'once de chaque; du muſc, un demi ſcrupule; du baume du Pérou, un gros; & mêlez le tout.

N°. 26. *Du Tremblement des Membres.*

Quand ce ſont les mains qui tremblent, on n'a qu'à ſe les laver trois ou quatre fois le jour dans la décoction ſuivante; prenez une pinte d'urine, d'une jeune perſonne ſaine; prenez autant d'eau où les forgerons éteignent leur fer; faites-y bouillir trois poignées d'armoiſe & autant de ſauge; on ſe ſert de cette herbe pour bien ſe frotter les mains & les poignets.

N°. 27. *Des Verrues.*

Il faut prendre des feuilles récentes de campanule lierrée, *campanula hæderacea L.*, les broyer & en frotter les verrues; on réitere ces frictions ſuivant l'opiniâtreté des verrues.

N°. 28. *Des Vertiges.*

Gliſſon, Profeſſeur en médecine dans l'univerſité de *Cambridge*, ayant été tourmenté de vertiges très-fâcheux pendant trois ſemaines, après avoir éprouvé ſans ſuccès pluſieurs remedes, ſe fit appliquer ſur la tête nouvellement raſée un cataplaſme compoſé de fleurs de ſoufre & de blancs d'œufs, dont il fut guéri.

N°. 29. *Des Vers.*

Pour purger & évacuer les vers [ſur-tout à l'égard des enfants], on appliquera ſur le ventre le cataplaſme ſuivant : prenez de la poudre d'aloës, une once; de la coloquinthe & de la myrrhe, trois gros de chacune; des feuilles de ſabine, de rue, d'abſinthe, de tanéſie, de noyer, deux gros de chacune; de l'huile de rue, deux onces; mêlez le tout, faites en un

emplâtre qu'on étend sur de la peau pour appliquer sur le ventre.

Ceux qui ne croient point à la vertu des topiques, prendront pendant trois ou quatre jours du suc de brou de noix, à la dose d'une cuillerée le matin à jeun, mêlé dans un verre de vin blanc.

N°. 30. Des Ulcères.

Prenez de l'huile d'olive, trois livres; de cire jaune, d'eau rose, demi livre de chaque, de bon vin rouge, trois chopines mesure de Paris; de santal rouge en poudre, deux onces. Mettez le tout dans une terrine de terre vernissée; laissez bouillir demi heure, remuant toujours avec une spatule de bois; ajoutez une livre de térébentine de Venise fine, incorporez le tout avec la spatule pendant une ou deux minutes; retirez le vaisseau du feu; & quand le baume sera un peu refroidi, jettez y deux gros de camphre en poudre; mêlez bien avec la spatule; coulez ensuite à travers un linge, laissez reposer jusqu'au lendemain. Lorsqu'il sera figé, faites des incisions dans le baume avec la spatule pour en retirer le liquide qui sera au fond. Mettez enfin dans un pot de fayance pour le conserver.

On frotte de ce baume la partie ulcerée, on la couvre enſuite d'un papier brouillard ſur lequel on en a étendu, on panſe le malade deux fois le jour, juſqu'à parfaite guériſon. Il n'y a point de remede qui vaille celui-là dans les ulcéres même gangreneux.

N°. 31. *Des Yeux.*

Il n'y a rien de mieux, pour faire promptement diſparoître les inflammations qui ſurviennent à cette partie, que l'eau ophtalmique ſuivante : prenez de l'eau roſe, ſix onces ; du vitriol blanc, un demi gros ; du ſucre de Saturne, un ſcrupule & demi ; du camphre broyé avec un peu d'amandes, un ſcrupule, mêlez. Arroſez en une compreſſe pour tenir ſur les yeux.

F I N.

TABLE

DES CHAPITRES.

Préface. . . . . . Page 3

CHAP. I. *Sujet de cet Ouvrage ; ce qu'on doit entendre par Médecine occulte.* 5

CHAP. II. *Des maladies ; de leurs causes & de leurs effets.* 14

TABLEAU *méthodique des classes & des especes des maladies.* 23

CHAP. III. *Des malades ; des tempéraments ; & du pronostic.* 27

CHAP. IV. *De l'influence des opinions religieuses sur la Médecine pratique.* . . 35

CHAP. V. *Médecine pratique.* 39

§. I. *Réflexions générales sur la pratique.* . . ibid.

§. II. *Réflexions philoſophiques & médicales ſur la ſaignée.* . . Page 42

§. III. *Des ſangſues, & des avantages qu'on en retire dans quelques maladies.* 46

§. IV. *De la Ventouſe & de ſon utilité.* 47

§. V. *Du moxa & de ſes heureux effets.* . . 49

§. VI. *Des cautéres & des ſétons.* . . 53

§. VII. *Des véſicatoires.* . 54

§. VIII. *Des purgatifs.* . 55

§. IX. *Des vomitifs.* . 56

§. X. *Des lavements.* . 57

§. XI. *Des bains.* . . 59

§. XII. *Des topiques.* . 62

CHAP. VI. *Secrets divers. Maniere de combattre différentes maladies.* Page 70

N°. 1. *Aſthme.* . . . ibid.

N°. 2. *Avortement.* . . . 71

N°. 3. *Brulures.* . . . ibid.

N°. 4. *Colique.* . . . ibid.

N°. 5. *Contuſions.* . . 72

N°. 6. *Convulſions.* . . ibid.

N°. 7. *Dartres.* . . . ibid.

N°. 8. *Dents.* . . . 73

N°. 9. *Ecrouelles.* . . 74

N°. 10. *Engelures.* . . 75

N°. 11. *Epilepſie.* . . ibid.

N°. 12. *Fiévres.* . . 76

N°. 13. *Fleurs blanches.* . 78

N°. 14. *Goëtre.* . . 79

N°. 15. *Goutte.* . . ibid.

N°. 16. *Hydropiſie.* . . ibid.

N°. 17. *Jauniſſe.* . . 80

N°. 18. *Manie.* . . ibid.

N°. 19. *Paralyſie.* . . 81

N°. 20. *Phytiſie.* . . 82

N°. 21. *Plaie.* . . Page 84
N°. 22. *Rage.* . . . ibid.
N°. 23. *Rhume.* . . . ibid.
N°. 24. *Rhumatiſme.* . . 85
N°. 25. *Stérilité.* . . ibid.
N°. 26. *Tremblement de membres.* 86
N.°. 27. *Verrues.* . . . 87
N°. 28. *Vertiges.* . . . ibid.
N°. 29. *Vers.* . . . ibid.
N°. 30. *Ulcères.* . . . 88
N°. 31. *Yeux.* . . . 89

FIN DE LA TABLE.